Anthologie de la poésie turque

XIIIe - XXe siècle

TEXTES CHOISIS,
PRÉSENTÉS ET TRADUITS
PAR NIMET ARZIK

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1968.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

LA POÉSIE POPULAIRE

Firmans de sultans, mémoires, récits de voyages et quelques autres ouvrages, jusqu'au siècle dernier les œuvres en prose sont rares dans la littérature turque. La poésie, elle, a une tradition de plus de dix siècles. Elle sera durant cet intervalle l'expression la plus naturelle de la pensée turque.

Le conquérant sera poète :

Alors que les fauves ploient sous mon étreinte
Une aux yeux de gazelle me tient asservi.

Sélim le Fier.

Poète, le guerrier :

Avecque le mousquet la force est au félon,
Gainés dans leurs fourreaux, nos sabres se rouillent.

Köroglu.

Poète, le courtisan :

Et la beauté des roses, si tu en crois Nédim
Seigneur, mériterait l'honneur de ta présence.

Nédim.

Poète encore le mystique :

Coulent roulant le nom de Dieu,
Le rossignol lance son trille :
Le croyant écoute son Dieu.

Yunus Emre.

Poète de même, le révolutionnaire :

Liberté, quel est donc ton envoûtement,
Pour que nous, révoltés, nous soyons tes esclaves?

Namuk Kemal.

Poète enfin, le libertin :

Je veux être ta ceinture d'or
M'enrouler à ta taille fluette.

Karacaoglan.

Jusqu'aux vers libristes, deux formes de poésie ont été en honneur en Turquie, parallèlement : la poésie de cour ou classique, qu'on appelle du Dïvan, et la poésie populaire, continuation d'une poésie de clan, qui existait bien avant l'islamisme. Nous commencerons par la poésie populaire.

Le mystique et le fou, ces deux personnages ont toujours bénéficié d'une certaine inviolabilité sous les climats autoritaires pour les mêmes raisons psychologiques :

Attaquer celui qui est à tu et à toi avec le Créateur n'est pas chose aisée. Lutter contre celui que le Seigneur a protégé lui-même en dressant un mur entre la raison de celui-ci et le monde, l'est moins encore. L'innocent et le saint furent ainsi ménagés par toutes les sociétés.

L'intellectuel oriental, donc, eut jadis souvent recours à la folie et au mysticisme combinés, pour affirmer sa personnalité, pour défendre ses convictions, pour confesser ses fautes, pour chanter ses amours, et, surtout, pour se faire le porte-parole des petits et des humbles.

Pour essayer de comprendre le poète errant (car le poète errait, lui, le créateur de la chanson populaire), dans la monotonie apparente de son style, bourré de clichés, de coq-à-l'âne, il faut laisser de côté la loupe académique, et l'accompagner au plein air.

Se faire passer pour fou, « Adini deliye çikarmak », l'expression garde en notre langue toute sa vigueur et, dans notre vie, toute son utilité.

Le mysticisme et la folie furent de longtemps le refuge des poètes turcs : l'exemple de Hafiz au renom universel, poète errant classique de grand tempérament, homme d'esprit, de fantaisie, de talent,

suffit à le prouver : il brûlait du plus terrestre des amours pour la fille de son protecteur, l'émir de Chiraz, Chemsinur (Rayon de Soleil). Il ne pouvait chanter cet amour dans ses poèmes qu'en le convertissant en amour mystique.

Pour se faire une idée du poète errant, il faut connaître la vie d'alors, le gouvernement d'alors (le plus aisé pour celui qui gouverne, le despotisme), le village d'alors, la route d'alors en Anatolie.

Le créateur de la chanson populaire est né du besoin d'épanchement des communautés. La poésie officielle des grands empires était une poésie sage, assise, pompeuse, dans le style même du royaume. Le peuple ne pouvait comprendre cette forme d'expression. Elle ne répondait, ni aux besoins de son esprit, ni aux désirs de son cœur. C'était une poésie sans humilité, qui ne répondait pas à l'élan intérieur du poète même. D'aucuns, gens de talent et de cœur, se sont faits traducteurs, confidents des joies et peines de la masse, dans un langage simple, spontané, facile et familier. Ainsi est née la chanson populaire chez nous, dans un passé qui remonte à l'orée des souffrances humaines et dont les derniers représentants vivent encore aujourd'hui.

S'accompagnant de son saz (cithare), le poète errant a chanté Dieu, l'amour courtois ou libertin, l'ardeur guerrière. Il essayait en réalité de percer les multiples murailles dont il était encerclé : celles du despotisme, du fanatisme, de l'intolérance. Les attaquer de front, c'eût été folie. Chacun des poètes errants a endommagé ces murailles et acquis sa place au soleil. La tradition orale lui a gardé cette place dans la mémoire et dans le cœur des hommes. Tous nos poètes errants ont été à leur façon des hors-la-loi, au point de vue esthétique, au point de vue juridique et au point de vue éthique. Ils sont des hors-la-loi non révolutionnaires. Aucun d'eux ne veut détruire l'ordre établi, ni créer un ordre nouveau. Tous veulent des réformes dans un monde ancien pour en faire un monde meilleur, mais non pas nouveau. Ils savent tous qu'il n'appartient pas à un seul être, ni à un seul courant d'idées, de rénover un monde.

Ce sont des poètes, certes, mais ce sont des sages. La poésie n'est que leur arme, et le saz leur instrument. Ils sont l'oasis qui abrite la verdure, le chant des oiseaux, le vent de la liberté, dans le désert aride des conventions, des formes et des durs moules, qui font la force des grands empires.

Pour les comprendre, il faut comprendre l'ancien empire dans son esprit.

Le poète errant est donc un porte-parole et un sage.

Pourquoi l'Est du pays a-t-il donné tant de ces personnages et l'Ouest si peu?... L'Ouest a toujours vécu dans une aisance relative. L'Ouest n'a pas connu l'être humain dans son dépouillement total. A l'ouest, il n'est point de gigantisme géographique. L'homme n'y est pas si loin de l'homme, il n'y est même pas de cruauté de grande envergure. A l'ouest, l'âme humaine n'a pas besoin de sourdre en geyser. Puis, l'Est, où se croisent les vents venant de l'Iran, de l'Irak, des Caucases, était un fourmillant bazar du sentiment et de l'idée.

... Et les poètes errants ont sillonné le pays, trimballant des sentiments, des idées, des révoltes et de la nostalgie, sur cet instrument gracieux et primitif qu'est le saz, qui a l'âge de la musique, presque.

Pourquoi ce saz? Parce que, avec la musique, on peut oser davantage et qu'une chanson pénètre mieux que la parole sèche; parce que dans la détente intime que créent les sons, les hommes sont plus confiants. Parce que, enfin, il faut truquer et présenter ses idées et ses suggestions sous forme de plaisir.

Il n'écrira pas, le poète errant, il conservera son œuvre dans sa mémoire. L'Orient étant conservateur par excellence, tout un peuple conservera les chansons de ceux qui, usant du voile du mysticisme et de la folie, ont peiné, lutté et risqué tout pour lui à leur gracieuse façon.

Yunus Emre

(se lit : Younous Emré)

La vie de Yunus Emre (XIIIe siècle), grand poète mystique d'origine paysanne, est peu connue, submergée qu'elle est par la légende. Le lieu de sa naissance comme de sa mort prête à discussion.

La légende qui le veut illettré n'a rien à voir avec la réalité. C'est un autodidacte qui possédait à fond le persan et l'arabe. La tradition orale a conservé ses poèmes.

Je te pardonne, ô créature,
A cause de ton Créateur.

Et Yunus Emre, après ces fières paroles lancées à son instituteur, quitta les bancs de l'école pour s'inscrire à l'école de la vie.

CANTIQUE

Au paradis où les rivières
Coulent roulant le nom de Dieu,
Le rossignol lance son trille :
Le croyant écoute son Dieu.

Au paradis où les rameaux
Le nom de Dieu psalmodient,
La rose n'épand pas son parfum,
Elle épand le nom de Dieu.

Ceux qui mangent et ceux qui ont soif,
Prophètes, couseurs d'habits célestes,
Anges qui sèment la bonté,
Tous respirent le nom de Dieu.

Colonnes supports du ciel,
S'allongeant en pure lumière,
Arbrisseaux au feuillage d'argent
Sont des bras attirés par Dieu.

Les houris au pur visage,
Aux paroles de douceur et de paix,
Errent là-haut parmi le vert,
Chantant le saint nom de Dieu.

Devant le juste entrant au ciel,
Acte de propriétaire en main,
Huit portes en s'ouvrant gémissent,
Elles gémissent le nom de Dieu.

Gardiens aux portes sacrées,
Ou couseurs d'habits célestes,
Buveurs d'ambroisie, tous mais tous,
Se désaltèrent de Dieu.

Cours au-devant du pur amour,
Yunus, ne remets à demain
Pour comparaître en sa présence,
Sur ta lèvre, un murmure : Dieu!

A CONTRESENS

Donc sur le rameau du prunier,
J'ai picoré, moi, le raisin,
Le maître du verger accourut
Pour me reprocher mon larcin.

Ma marmite remplie d'argile,
Vents du Nord l'ont fait mijoter,
A qui m'a dit : « Qu'est-ce que c'est? »
Je me suis tendu en pâture.

J'ai donné vos fils à tisser,
On en a fait des écheveaux :
Quand vos toiles seront prêtes,
Hâtez-vous de venir les prendre.

Et l'aile d'un moinelet
Quarante mules n'ayant pu porter,
Quatre-vingts l'ayant essayé
Remirent la chose à l'an prochain.

La mouche dans un corps à corps
A vaincu l'aigle penaud,
Je ne sais comment mais j'ai vu
Tournoyer la poussière de sa chute.

J'ai lutté avec un manchot,
Sans mains, il me coinça le pied,
Il m'a tant et si bien étripé
Que j'ai dû renoncer à la lutte.

Et du haut du mont Olympe,
On m'a criblé de cailloux,
Je n'ai pu m'en garer et mon front
Porte leurs traces en lettres noires.

Le poisson a grimpé à l'arbre
Pour y goûter d'une marinade
Au goudron. Et le héron
A mis bas un chiot, un vrai.

J'ai fait un signe de la main
A l'aveugle, ce fut le sourd
Qui accourut, et le muet
Qui traduisit ma parole.

J'ai vu égorger un bœuf
Et veillé près de sa chair,
Son maître me houspilla me disant :
« Qu'as-tu fait de mon oie? »

Yunus Emre, ce pauvre frérot
Bat la campagne, vous direz-vous,
Têtes de fer, entendez donc
Le sens caché de mes paroles.

CANTIQUE

Ton amour m'a tiré de moi-même,
C'est toi seul, mon Dieu qu'il me faut!
Je ne sais si c'est jour ou nuit,
C'est toi seul, mon Dieu, qu'il me faut!

Richesse ne me cause joie,
Indigence ne me cause souci,
Ton amour seul emplit ma vie,
C'est toi seul, mon Dieu, qu'il me faut!

Souffle mortel pour qui t'adore,
Gouffre mortel pour qui te chérit,
Que seule soumission peut combler,
C'est toi seul, mon Dieu, qu'il me faut!

Vers toi monte l'appel de mon cœur,
Vers toi je vais par monts et vaux
Pour retrouver ma pensée vraie,
C'est toi seul, mon Dieu, qu'il me faut!

Ce qu'on nomme ciel ou paradis :
Un palais et quelques houris...
Les prenne qui veut, à moi, c'est toi,
C'est toi seul, mon Dieu, qu'il me faut!

Yunus est mon nom, je le sais,
Ce Yunus dit et redit
Que ce soit ici ou là-haut,
C'est toi seul, mon Dieu, qu'il me faut!

DE QUOI TE PLAINS-TU, ROSSIGNOL?

De quoi te plains-tu, rossignol?
Te sens-tu donc si esseulé?
T'es-tu égaré? Es-tu las?
De quoi te plains-tu, rossignol?

Pics neigeux n'as-tu pas survolé?
Des fleuves n'as-tu pas passé le guet?
Ta bien-aimée t'a-t-elle trahi?
De quoi te plains-tu rossignol?

Comme ta plainte sourde
Taraude dans ma plaie qui saigne!
Veux-tu revoir un vieil ami?
De quoi te plains-tu, rossignol?

Ta demeure, c'est la roseraie
Où les fleurs te caressent sans cesse.
Tu voles si haut dessus les hontes,
De quoi te plains-tu, rossignol?

Ne sais-tu que le poète Yunus
A piqué de la tête dans Amour,
Toi, quand tu veux, Printemps accourt,
De quoi te plains-tu, rossignol?

CANTIQUE

Je vais, je vais, je me consume,
Ma blessure ne se peut sonder.
Suis-je fol? Sage? Plus ne sais :
Vois ce qu'amour a fait de moi.

Et suis tempête et brise suis,
Et parfois poussière dans la plaine,
Il m'advient de gronder en tonnerre,
Vois ce qu'amour a fait de moi.

Errant par monts et vaux, je hèle
Amis et proches, en maints langages,
L'amertume de l'exil me cuit,
Vois ce qu'amour a fait de moi.

Mon cœur s'essouffle, ma blessure saigne,
Mon teint blêmit, mon œil larmoie,
Pitié pour moi hors de moi-même,
Vois ce qu'amour a fait de moi.

Yunus, poète déshérité,
Au sein d'une passion, jouet,
Est du chef au pied écorché,
Vois ce qu'amour a fait de moi.

LE VIN QU'IL FAUT TIRER ET BOIRE

Veux-tu servir un roi? Sers,
Mais qu'on ne le puisse détrôner.
Veux-tu choisir un gîte? Choisis,
Mais d'où l'on ne te puisse déloger!

Veux-tu convoler en noces? Convole!
Veux-tu hériter de quelqu'un, hérite!
Veux-tu discourir?... Mais que les anges
Envient ta parole superbe!

Veux-tu voler?... Eh bien vole!
Ou te tapir dans un coin!... Fais-le!
Veux-tu tirer d'un vin et boire,
Bois vin qui te grisera sans fin!

Veux-tu être amoureux? Sois-le.
Trouver l'élue de ton cœur? Trouve-la!
Mais brûle de fol amour au point,
De ne ressentir autre brûlure!

Yunus, cesse donc de t'agiter,
J'entends où tu veux en venir :
Veux-tu avoir ton successeur?... Soit,
Mais qu'il n'ait son pareil au monde!...

LA MORT

Je ne crains pas la mort,
Frères vivants, mais d'expier,
Mes péchés au soleil offerts
Causent en mon cœur ennui mortel.
J'aurais dû vivre ici-bas pour LUI,
Hélas, n'ai-je vécu que pour moi,
Mes actes secourir ne me peuvent...
Yunus, misérable créature,
Si en lui tu ne te réfugiais,
Comment pourrait-il t'avertir
Qu'il t'absout ce Dieu de bonté?...

LA MORT

Vois la mort qui rôde dans son vaste verger,
Où son caprice fait loi; sais-tu à qui le tour?
Veut-elle courber ton front, détruire ton foyer,
Ou te tirer des larmes?... Ne demande sursis!
T'arrachant ton frère, t'incise-t-elle profond,
Qu'elle n'y mettra baume ni adoucissement.
Voit-elle quelque part bouchée à sa dent,
Qu'elle joue de la prunelle et plisse la paupière...
Ainsi dit le poète, sachant son pouvoir :
Tentons de l'aimer, prions, soyons purs!...

LA MORT

Ceux qui ont eu la vie ôtée,
Ont aussi triste masque que leur sort.
As-tu jamais vu au matin,
Un cimetière fleuri de morts?
Hères ou preux, ces gens ont eu
Leurs désirs tranchés par moitié;
Des vers, des oiseaux, des lézards
Ils sont devenus la pâture.
Leur corps étalé sans mystère,
En fait des adolescents frêles...
Vois la perle de leurs dents semées,
Leur chevelure sur le sol glissée,
Vois-les loin de leur propre tumulte,
Gésir sur le sol humide.
Œil dont le noir s'en est allé,
Os, qu'embrasse le linceul,
C'est notre tour enfin... N'est-ce pas?...

Vois ce spectacle, Yunus, et méprise
L'attrait des biens de cette terre,
Eux avaient chéri ces biens-là :
Et tout n'est plus que cendres!...

LA MORT

Mes pas errants m'ont vers les morts porté,
J'ai vu les corps frêles que la terre a mangés,
Corps gisant en cachette, soit joyeux, soit tristes,
Aux veines de sang vidées, sang qui tache les linceuls.
Ces morts dont les foyers ont été détruits,
Au front angoissé... Oh que d'histoires tristes
De plateaux silencieux, de casernes désertes...
J'ai vu ces langues privées de paroles, et j'ai vu
Ces joies et ces peines que l'on nomme hier.
Cet œil était noir, ce visage était beau,
Ces mains de tombeau cueillaient hier la rose!...
Oh ce cou languissant, ce corps tourné au sol
Comme boudant une mère... Qu'entends-je?... des sanglots?...
Sont-ce les démons qui torturent par le feu?...
Le cimetière flamboie, une fumée s'en échappe...
Yunus, de sa vision sanglante, vous parle :
D'avoir vu tout cela, la folie l'a gagné!

LA MORT

Vois la mort qui rôde dans son vaste verger,
Où son caprice fait loi; sais-tu à qui le tour?
Veut-elle courber ton front, détruire ton foyer,
Ou te tirer des larmes?... Ne demande sursis!
T'arrachant ton frère, t'incise-t-elle profond,
Qu'elle n'y mettra baume ni adoucissement.
Voit-elle quelque part bouchée à sa dent,
Qu'elle joue de la prunelle et plisse la paupière...
Ainsi dit le poète, sachant son pouvoir :
Tentons de l'aimer, prions, soyons purs!...

LA MORT

Ceux qui ont eu la vie ôtée,
Ont aussi triste masque que leur sort.
As-tu jamais vu au matin,
Un cimetière fleuri de morts?
Hères ou preux, ces gens ont eu
Leurs désirs tranchés par moitié;
Des vers, des oiseaux, des lézards
Ils sont devenus la pâture.
Leur corps étalé sans mystère,
En fait des adolescents frêles...
Vois la perle de leurs dents semées,
Leur chevelure sur le sol glissée,
Vois-les loin de leur propre tumulte,
Gésir sur le sol humide.
Œil dont le noir s'en est allé,
Os, qu'embrasse le linceul,
C'est notre tour enfin... N'est-ce pas?...

Vois ce spectacle, Yunus, et méprise
L'attrait des biens de cette terre,
Eux avaient chéri ces biens-là :
Et tout n'est plus que cendres!...

LA MORT

Mes pas errants m'ont vers les morts porté,
J'ai vu les corps frêles que la terre a mangés,
Corps gisant en cachette, soit joyeux, soit tristes,
Aux veines de sang vidées, sang qui tache les linceuls.
Ces morts dont les foyers ont été détruits,
Au front angoissé... Oh que d'histoires tristes
De plateaux silencieux, de casernes désertes...
J'ai vu ces langues privées de paroles, et j'ai vu
Ces joies et ces peines que l'on nomme hier.
Cet œil était noir, ce visage était beau,
Ces mains de tombeau cueillaient hier la rose!...
Oh ce cou languissant, ce corps tourné au sol
Comme boudant une mère... Qu'entends-je?... des sanglots?...
Sont-ce les démons qui torturent par le feu?...
Le cimetière flamboie, une fumée s'en échappe...
Yunus, de sa vision sanglante, vous parle :
D'avoir vu tout cela, la folie l'a gagné!

Pir Sultan Abdal

Pir Sultan Abdal (XIIIe siècle), chantre alévite (les alévites considèrent Ali, gendre du prophète, comme le successeur naturel de celui-ci), est né à Sivas, au village de Banaz, d'une famille émigrée du Yémen.

De son vrai nom Haydar, il voit en rêve le bienheureux hadji Bektache (fondateur de la secte des Becktachi), lui décerner le nom de pir sultan (pir veut dire sage). La réalité s'enrichit facilement de rêve et de légende dans cette atmosphère de mysticisme dense.

Il a été traité en sage par ses contemporains.

MON TAMBOURIN, MON TAMBOURIN [1]

O mon tambourin jauni,
Pourquoi gémir sans répit?
— « Mon bois est creux, ma peine est grande,
Et pour cela je gémis. »

— « Vois ces cordes sur ma manche,
Avec leur mille sons divers,
Rossignol des réunions [2]
N'est-il juste que je gémisse? »

1. La musique tient une grande place dans la vie des alévites. Ils célèbrent leurs naissances, ils enterrent leurs morts, aux sons de la musique.
2. Réunions alévites, où un dédé (chef religieux) préside, et où la place de chacun et son comportement sont strictement réglés par une sorte de protocole tacite.

— « Vois ce fourreau sur ma manche,
Sais-tu combien j'ai souffert?
Pour les vivants et pour les morts
Sans m'arrêter je gémis. »

— « Vois ce bois sur ma poitrine,
Ces doigts qui le frôlent sans cesse,
A chaque pincement le transperce,
C'est pour cela que je gémis. »

Viens mon tambourin jauni,
Viens là sur mes genoux...
... — « Mes souvenirs me brisent,
C'est pour eux que je gémis. »

— « Je suis ton tambourin jauni,
Ma plainte déchire les cieux,
Mon maître c'est Pir Sultan Abdal,
C'est pour mon maître que je gémis... »

SI TU EN AS LE CŒUR...

Les portes du ciel s'entrouvrent,
Portes faites de mille joyaux,
Le pont qui y conduit?... Un fil.
Passe si tu en as le cœur et viens!

Notre âme?... Celle des anges.
Notre corps?... Celui des rois.
Notre lait?... Celui de la lionne :
Bois si tu en as le cœur et viens!

Si je suis fidèle à mon maître,
Si je prête l'oreille aux anges,
C'est que mon aile leur est nouée,
Dénoue si tu en as le cœur et viens!

Je suis et rose du paradis,
Et rossignol des élus [1]
Et serrure des quarante portes [2],
Ouvre si tu en as le cœur et viens!

Je suis Pir Sultan Abdal, à ce nom,
Les monts s'enveloppent de brume,
Vois le Coran, vois l'évangile,
Choisis si tu en as le cœur, et viens!

1. Chantre des réunions alévites.
2. Les quarante portes du Ciel.

Gevhérî

(se lit Guévhérî)

De son vrai nom Mustapha, Gevhérî fut le poète de l'amour courtois. Il vécut dans la seconde moitié du XVII^e *siècle. Originaire de Crimée, on ne connaît de sa vie que ce qu'il en conte dans son œuvre.*

Son originalité n'est pas dans ses écrits mais dans son comportement : éternellement épris, éternellement malheureux, ses poèmes ne sont qu'un long gémissement.

MESSAGE

Je veux dans un message t'écrire tous les maux
Que tu me causes. Mon amour m'empêche de parler.
Je chercherais ailleurs meilleur bourreau de cœur,
Que je n'en trouverais point : capricieux, fourbe, coquet!

Où donc as-tu appris l'art de faire souffrir?
De plonger un poignard dans un cœur blessé?
D'être plein de dédain pour un amant fidèle?
Si je venais chez toi, me recevrais-tu, dis!

Tes arcs [1] et tes flèches [2] ont séduit maints amants,
Je sais que je suis en nombreuse compagnie,

1 et 2. Sourcils, regards... Ces clichés sont employés et dans la chanson populaire et dans la poésie du Divan, c'est-à-dire de la cour.

Mais sous ce firmament rien ne peut t'égaler
Quand tu fais appel au jeu de ta prunelle.

Fronces-tu le sourcil, ton œil nonchalant
Oppresse mon cœur, à chaque regard.
Avec d'autres, tu vas, tu viens, tu t'enivres,
Près de moi, tu passes, indifférente, hautaine...

Ton serviteur Gevhérî t'attend en chemin,
Des rivaux ont cueilli tes premières roses, je sais...
Et des bras brutaux, enlacé ta taille fine :
A moi tu disais « non », mais ce n'était que pose!

TU SOUFFRIRAS

Un jour tu seras l'esclave
De cet amour que tu dédaignes,
Et tu verras combien c'est rude,
Ce temps viendra, j'en suis certain.

Infidèle? Tu le fus mille fois!
Et tu cherchas plaisirs ailleurs :
Ce que tu fis à ton amant
Te sera rendu au centuple.

Tu t'es fait mille ennemis,
Mais que ton cœur n'en ait soucis.
Un jour sans être payée de retour,
Tu aimeras : ça fera mal.

Ne me lance ce regard perfide,
Et ne souris pas comme ça...
Ne fais pas fi de mes paroles,
Tu verras bien que je dis vrai!

Karacaoglan

(*se lit Karadjaoglan*)

Depuis une cinquantaine d'années, les recherches sur la vie de Karacaoglan n'ont donné aucun résultat. Chaque région du pays se l'approprie. Sa tombe est à Tchoukourova, au sud de l'Anatolie. On sait qu'il vécut au XVII^e *siècle, et qu'il mena une vie aventureuse.*

ELIF [1]

Une fine neige tombe et répand
Ton nom en fine poussière, Elif.
Ce pauvre cœur s'est affolé,
Et va partout chantant Elif!

La robe d'Elif est brodée d'or,
Ses yeux reflètent le firmament.
Et toutes les fleurs, sur les plateaux,
Prennent leur parfum au teint d'Elif...

Elif fronce ses beaux sourcils
Et sa fossette me fend le cœur.
Dans ses mains blanches la plume grince
Et trace en noir Elif Elif...

1. Élif : l'amante de Karacaoglan. Elle occupe une place de choix dans la collection des conquêtes du poète. C'est aussi la première lettre de l'ancien alphabet turc.

Sous la tonnelle, près de sa porte,
Elif tient une coupe à la main,
Les canards dans les marécages,
Poussent leurs cris rauques : Elif Elif.

Karacaoglan, mon cœur ne goûte
Ni ton langage ni tes paroles,
Trop prestement tu entrebâilles
Les gorges en murmurant : Elif!

BELLE AU GRAIN DE BEAUTÉ

Belle au grain de beauté, à l'œil
Miel, en étranger ne me traite.
Que je sois ta ceinture d'or et que
Je m'enroule à ta taille fluette.

Cœur, ne te désole pour peu,
Mort, retire-toi loin d'elle, et moi,
Mêle-toi donc à ta chevelure,
Que je brille au moins sur ta tête.

Viens, approche-toi, mon amour,
Essaie de me comprendre, veux-tu?
Donne-moi une de tes tresses pour
Que je la respire comme une rose.

Sais-tu ce que veut le poète?
Il veut t'entourer de ses bras,
En murmurant : « Accepte-moi
Pour serviteur et pour esclave. »

O BRISE

O brise, souffle-lui doucement mon salut,
Je languis après elle et après le pays.
Mon cœur se fond, c'est vrai, mais qu'y puis-je?
L'ennemi a coupé nos routes et sentiers.

Le shah nous a fait parvenir son message,
Douleur a lancé sur nous ses combattants,
Le sort?... nous a maltraités comme hier,
Et répandu nos cendres aux quatre coins des airs.

Mon lot c'est la douleur, j'en vends, j'en achète,
Je grésille fumant tout comme les phalènes...
Je demanderai des comptes au jugement dernier,
Aux brutaux qui auront saccagé nos rosiers.

Karacaoglan, lui, se connaît bien, amis,
Il est sans pitié pour ses adversaires.
Mais il n'a plus la force de rentrer au bercail :
Dites à son ami de ne plus l'attendre!...

Köroglu

(se lit Keuroglou)

Köroglu, poète errant et hors-la-loi, a vécu au XVIIIe *siècle aux environs de Bolou, province de l'ouest de l'Anatolie, où il leva l'étendard de la révolte contre son suzerain, le bey de Bolou, pour prendre ensuite le maquis. Lui et ses fous, ses fidèles compagnons, sont devenus des personnages de légende.*

Sa tête fut plusieurs fois mise à prix. Köroglu a doté la poésie turque de ses plus mâles accents.

DÉFI

Au bey de Bolou hommage soit rendu
Qu'il vienne dessus ces monts prouver sa vaillance.
Que de hennissements, de chocs de boucliers,
Les monts autour de nous en échos retentissent.
L'ennemi est venu s'aligner devant nous,
Notre sort s'est inscrit en lettres noires sur nos fronts.
Avecque le mousquet, la force est au félon,
Gainés dans leurs fourreaux, nos sabres se rouillent.
Köroglu ne peut renoncer à la gloire
De mettre hors de combat maint féroce guerrier,
Dussent les poitrails des bêtes et nos chalvars[1]
Être éclaboussés du sang de l'adversaire.

1. Sorte d'ample pantalon.

O MONTAGNE

Mon appui c'est Dieu et c'est toi, Montagne,
Mon appui, mon donjon, ma défense, ma loi.
Ai-je d'autres bras? D'autres ailes? D'autres épées?
Mon appui, mon donjon, ma défense, c'est toi!

O plateau altier, j'ai voulu plus d'une fois
Me libérer de toi, mes efforts furent vains.
De ma flèche, de mon arc, le bois t'appartient,
Mon appui, mon donjon, ma défense, c'est toi!

Je regarde les sentiers lointains qui te ceinturent,
Je sens une sorte d'angoisse remuer en mon cœur.
Tu es bien plus sûr que le bey félon,
Mon appui, mon donjon, ma défense, c'est toi!

Dadaloglu

(se lit Dadaloglou)

Dadaloglu, poète et soldat, est né à Tchoukourova, près des Taurus, au XIX^e^ *siècle. Comme de tous les poètes errants, on ne sait pas la date exacte de sa naissance et l'on connaît mal sa vie.*

Il appartenait à la grande tribu nomade des « Avchars ». Le sultan lança un firman pour mettre fin à la vie errante de cette tribu. Dadaloglu riposta fièrement : « Le firman est à lui, les monts sont à nous. »

Il vécut très vieux et prit part aux querelles incessantes des suzerains entre eux.

Son œuvre appartient à la tradition orale.

Dadaloglu a subi une double influence, belliqueuse de Kŏroglū, adoucissante de Karacaoglan; mais il est plus mesuré que ses prédécesseurs.

ET LES TRIBUS « AVCHARS... »

Et les tribus Avchars avaient plié les tentes...
Ces mains qui dans la marche se balancent sont à nous,
Les chevaux arabes nous rendront les buts proches,
Sur ces sentiers qui serpentent sur nos monts à nous.

Nos sabres d'acier pendent à nos côtés,
Nos lances aiguës perceraient les rocs,
Le sultan a lancé son firman contre nous :
Le firman est à lui, les monts sont à nous.

Dadaloglu, prépare-toi pour la lutte à venir,
Les fusils battront le ban sur les tambours,
Des héros tomberont pour ne plus se lever :
Les morts sont à la terre, les vivants sont à nous!

BALLADE

J'ai vu maints climats et maints coins de la terre...
J'ai cru que le monde était partout pareil,
J'avais cru qu'il appartenait aux Osmanlis.
Mais j'ai vu qu'il y avait place pour maints empires!...

Trop de bâtards peuplent aujourd'hui la terre,
Et avec les bâtards l'entente est difficile.
Voyant que mes braves ont trépassé,
J'ai conclu que ce monde ne valait pas de vivre!

Les savants, hélas, ont oublié leur science,
Les tourments ont quitté les livres pour la vie,
Ce que voyant j'ai dit : « Il faut vivre peu mais bien,
Plutôt que mener longue vie de misère. »

Ceci est mon testament et mon conseil,
Prenez-le, amis, comme bon vous semble...
Rappelez-vous que bâtards, qu'on engendre sans prière,
Ne peuvent ajouter qu'ennui à la terre.

Veysel

Veysel, né en l'an 1310 de l'hégire (1894), à Charkichla (Sivas), berceau des poètes errants, eut une vie malheureuse. A l'âge de sept ans, lors d'une épidémie de petite vérole, il perdit la vue. Plus tard il fut délaissé par sa femme.

Veysel est un grand solitaire.

En 1931, lassé des byzantinismes de la poésie du Divan (cour), le public commence à s'intéresser à la Chanson populaire. Veysel quitte alors son village, et lors d'un bref séjour à Ankara, conquiert la capitale, par sa virtuosité, par sa voix, par ses poèmes.

Une nouvelle période commence pour lui. Il erre de village en village, jouant du saz (cithare) et chantant. Le public se prend de passion pour ses chansons.

Aujourd'hui, honoré de tous, il est un personnage demi-légendaire.

Ses poèmes portent la marque d'une âme déçue. Tous les poètes errants d'aujourd'hui, même ceux qui l'ont dépassé, l'ont plus ou moins imité, et le considèrent comme leur maître.

MA SEULE AMIE FIDÈLE

Et de mes deux bras j'ai serré tant de vide
Que je sais n'avoir au monde qu'une amie...
Je sais que je me suis démené en vain, car
Ma seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue!

A tant de jeunes beautés je me suis attaché,
N'y ai vu profit, n'y ai trouvé constance.
Mais à ma faim, ma soif, le sol a répondu :
Ma seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue.

Brebis, lait, agneau, elle m'a tout donné,
Herbe, blé, chair, elle m'a tout fourni.
Lorsque je délaissai la pelle, elle me bouda :
Ma seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue.

Elle a depuis Adam porté tous mes aïeux,
Elle a porté pour moi des fruits dans ses flancs.
Elle m'a porté moi, comme un fardeau précieux,
Ma seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue.

Avec le râteau, j'ai déchiré sa chair,
De mes griffes acérées lacéré sa surface,
Elle, elle m'a tendu des gerbes de roses,
Ma seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue.

A chaque tourment nouveau, c'était sourire frais,
(Je hais le mensonge, j'eus tort, je l'avoue),
Pour un seul noyau, elle donne tout un verger,
Ma seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue.

Si tu prends soin de l'air, tu respires l'air pur,
Si tu prends soin du sol, tu respires la prière,
Si tu t'éloignes d'elle, où pourrais-tu donc vivre?
Ta seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue.

Lorsque tu adresses ta prière au Seigneur,
Adresse-la sans jamais t'éloigner de la terre,
Le Seigneur l'a dotée de mille âmes généreuses,
Ta seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue.

Je sais qu'elle boira un jour toutes mes hontes,
Et qu'elle sera un baume pour les plaies de ma vie,
Elle m'ouvre les bras, elle guette mon retour,
Ma seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue.

Si jamais tu cherchais l'âpre vérité,
Son trésor est caché sous la terre profonde,
Seul sous la terre l'homme est si près de Dieu,
Ta seule amie fidèle, c'est elle, la terre nue.

Qui connaît ce secret pourrait peut-être un jour
Léguer au monde entier une œuvre immortelle,
Et honorera Veysel qui a chanté la terre,
La terre toute nue, comme seule amie fidèle.

MON SAZ

Moi, je m'en irai, toi, tu resteras sur terre,
Ne révèle mon secret à personne, veux-tu?
Que ton chant soit muet, tais-toi, ô mon saz,
Ne chante pas la douleur comme le rossignol.

Je t'avais conté mes peines secrètes,
Mêlé mes sanglots à ta voix de jet d'eau,
Bercé comme un petit enfant sur mes genoux,
Tu ne m'oublieras pas n'est-ce pas, ô mon saz.

Quand ton bois n'était que mûrier au soleil,
Tu ignorais ces chants... Est-ce que le rossignol
Se posait sur ta branche?... A quel oiseau chanteur
As-tu volé sa voix?... Parle, je le veux!

Vieil ami qui as partagé mes peines,
Pleuré avec moi, souri avec moi,
Dis, quel est l'ailé qui t'a prêté cette voix
Qui fait vibrer, frémir et sangloter tes cordes?

Mois, années, malheur si le temps entre en jeu,
Prends alors le deuil, appuie-toi contre le mur,
Ta poitrine et ton flanc couverts de blessures,
Moi parti, ô mon saz, à d'autres ne te livre!

Tu étais l'alvéole, et Veysel l'abeille,
De nos maux, ensemble, avons tiré du miel,
Moi humble créature, toi mûrier au soleil,
Je n'oublie pas mon père, toi n'oublie pas ton maître!

MESSAGE

D'elle au teint de pétale, j'ai reçu un message,
« Ne me fais pas languir, viens vite, m'écrit-elle,
Sivralan [1] est en fleurs, et toutes nos montagnes
Sont couvertes de jacinthes et de roses, reviens!

A Béchérek, tout est gazon et tulipes,
A Guldédé, tout est fleur, tout est gazon,
A Karatache, il ne reste ni neige ni glaçons,
Mon cœur et mes yeux les ont fondus », dit-elle.

« Es-tu bien loin de nous? C'est le temps des plateaux,
Pour l'amour du ciel, ne permets que je pleure,
Regarde ces taches, sur le papier, eh bien,
Ce sont des paillettes qu'ont semées mes larmes. »

Et du coup, je humai l'air de Sivralan,
Avec ses monts frais, ses sources pures et glacées,
Je serrai le mouchoir par elle envoyé,
J'essuyai mes larmes avec ce souvenir...

Veysel, cet exil ne se peut supporter,
Allons, prends ta place dans la grande caravane,
Ces jours de solitude ne valent rien pour toi!
Et puis ne t'a-t-elle dit de ne pas tarder?...

1. Village près de Sivas.

Asik Ihsanî

(se lit Achik Ihsanî)

Né en 1930 à Diyarbakir (province de l'est de l'Anatolie), Ihsanî quitta sa ville natale à l'âge de treize ans, pour parcourir tout le pays. Sa vie est invraisemblable. Il vit un amour de conte de fées avec sa femme Gulluchach, la reine des roses, poète et musicienne. Trépidant de vie, bouillonnant de fantaisie, grand seigneur, beau parleur, personnage au caractère varié qui rappelle Peer Gynt, il a introduit dans la chanson populaire turque l'humour. Il ne chante sur son saz que ses propres compositions.

Par sa vie, par son œuvre il est le plus original des poètes errants sinon le plus grand. Il manie avec adresse la satire et l'épigramme.

SEIGNEUR, JE NE T'EN VEUX PAS!

Oh Seigneur, tu m'as égaré,
Je ne retrouve plus ma voie :
Pourtant je dirai sans répit,
Seigneur, je ne t'en veux pas!

Tu as tailladé mon ramage,
Me voilà tronc tout nu,
Pourtant je dirai sans répit:
Seigneur, je ne t'en veux pas!

« Plaie sans baume, douleur sans fond,
Endure-les, sans murmurer »,

M'as-tu dit, mais, Seigneur,
Me suis-je jamais révolté?

La rose de mon jardin de rêve,
Tu l'as arrachée et flétrie,
Pourtant je dirai sans répit :
Seigneur, je ne t'en veux pas!

Mes deux yeux sont remplis de terre,
Et ma gorge est privée de voix,
Tu m'as, de plus, brisé mon saz,
Seigneur, je ne t'en veux pas!

Comme si cela ne suffisait,
Tu m'as ôté la parole,
Je ne puis mentir en maint langage,
Seigneur, je ne t'en veux pas!

HOTTES DE PEINES

Je suis comme le quai d'un océan : la vie,
Qui déverse sur moi ses hottes de peines.
Les navires qui passent et, de-ci et de-là,
Déversent sur moi leurs hottes de peines.

J'ai plongé ma jarre dans le fleuve des douleurs,
Je dois souffrir encore, elle n'est pleine qu'à moitié!
Et plus je me courbe, et plus je tombe bas,
Plus on vide sur moi des hottes de peines.

Poète, d'aucuns savent ta lamentable histoire,
Tu veux t'en libérer, tes efforts sont vains,
Celle que tu aimais du profond de ton cœur,
N'a-t-elle sur toi déversé sa hotte de peines?...

NE TARDE PLUS, SEIGNEUR

Et mon geste est vaincu, et mon âme est vaincue,
Car tu m'es arraché, reviens vite, Seigneur!
La hache du destin a brillé sur mon front,
Mes rameaux sont brisés, ne tarde plus, Seigneur.

Ce long tête-à-tête avec la souffrance,
Où le pain mâché grandissait dans ma bouche,
M'a rendu si amer ce qui m'était doux,
Je ne puis plus attendre, ne tarde plus, Seigneur.

Je ne puis te conter l'excès de ma misère,
J'ai été flétrie, mise à l'encan, vendue,
Une muraille aveugle s'est dressée entre nous,
Mes routes sont coupées, vole vers moi, Seigneur.

LUTTE

J'ai voulu défier ce qu'on nomme le sort,
Aucun lieu n'était propice pour la lutte,
J'ai voulu d'un poignard lui percer le flanc :
Aucun poignard, hélas, ne fut assez aigu.

Sort cruel, laisse ton glaive et ton bouclier,
Dis quel est ton but en nous ôtant la vie,
Je veux m'armer comme toi, mais pour t'attaquer,
Je ne trouve pas assez de force dans mes genoux.

Ihsanî ne peut vivre avec cette révolte;
Se sachant ainsi tenu à bout portant,
Et depuis très longtemps, il cherche ce héros,
Qui te vaincra ô sort, et le cherche en vain!...

OUI MAIS

Oui mais, m'sieur l'directeur,
J'suis un homme, c'est-y pas assez?
J'puis être d'un' aut'race mais
J'suis un homme, c'est-y pas assez?

Pour la nième fois j'viens
Pour trouver du boulot. Alors quoi?
J'ai pas d'piston comme tu vois,
J'suis un homme, c'est-y pas assez?

Osman, lui, peut s'tourner l'pouce,
Y peut rafler des millions, j'sais,
C'est ton homme lui, moi simplement
J'suis un homme, c'est-y pas assez?

N'monte pas sur tes grands chevaux,
M'engueule pas, j'ai ma dignité,
J'sais peut-être pas flatter mais
J'suis un homme, c'est-y pas assez?...

A MON FILS

Je ne te nommerai « fils » que si tu te comportes en homme,
Peu m'importe si tu portes la couronne des rois...
De te voir planter un arbuste me suffit à moi
Pour que je puisse, fier, te nommer mon fils.

Si tu ne ploies l'échine devant les tyrans,
Si ton pain tu le gagnes à l'effort de ton bras,
Si tu ne distingues chrétiens et musulmans,
Alors je pourrai te nommer mon fils.

Il faut que tu le saches : Fraternité d'abord,
Puis foule sous ton pied toute rudesse
Et goûte la joie d'être sans compromis
Pour que je puisse, moi, te nommer mon fils.

Poète, c'est à toi qu'appartient le passé,
L'avenir est à toi, prends-en conscience,
Quand je serai certain de ton intégrité,
Alors je pourrai, fier, te nommer mon fils!

LA POÉSIE CLASSIQUE DITE DU DIVAN

Divan, cour, conseil, assemblée, recueil, viendrait du mot persan « dévune » (démon, géant), déformé par l'usage et l'accent. Ce mot s'est allié par la suite chez les Turcs à ce qui était beau, grand, altier. Ainsi la poésie turque classique, consacrée par la cour, c'est-à-dire l'état monarchique et théocratique, a-t-elle été appelée poésie du Divan.

De source arabe, cette forme de poésie (vers métriques, moule arabe) nous fut transmise par les Perses, en étroit contact de guerre avec nos aïeux, les Turcs seldjoukides.

Les premiers essais de vers métriques sont dus aux poètes turcs de l'Asie centrale au VII^e *siècle.*

La poésie du Divan peut se diviser en trois périodes :

1° Préclassique.

2° Classique.

3° Postclassique.

La période préclassique : XIV^e-XV^e *siècle. Classique :* XVI^e-XVII^e *siècle. Postclassique :* XVIII^e-XIX^e *et début du* XX^e *siècle.*

Deux influences ont marqué cette poésie : l'influence du mysticisme et les exigences de l'euphonie.

Peut-être faudrait-il user du mot « pression » au lieu « d'influence ». Peut-être faudrait-il user du mot fanatisme au lieu de mysticisme.

Le poète errant ou de cour, « pour affirmer sa personnalité tout en la protégeant, pour défendre ses convictions, pour confesser ses fautes, ses faiblesses et ses amours, a dû enrober tout ceci dans un mysticisme brumeux ».

Le fanatisme n'avait-il pas réduit la peinture à une calligraphie

élégante et sèche? Il eût tôt fait de réduire la poésie en un verbiage joli et purement formel, si les poètes n'eussent rusé. Les poètes, certes, avaient un avantage indéniable sur les peintres. La poésie n'était pas condamnée comme la peinture par la tradition religieuse. Elle était, qui pis est parfois, censurée par les bigots.

Oppressés, opprimés, les poètes eurent recours au premier moyen qui se trouvât à leur portée, pour échapper à cette oppression et lutter par les mêmes armes. Ils eurent recours au mysticisme, eux aussi!

L'évasion leur était possible, par l'usage de l'arabe et du persan. L'évasion leur était possible par l'emploi de la métaphore.

Et les passions terrestres furent en leurs vers parées d'atours supercélestes.

L'amour tout court devint Amour avec A majuscule.

La volupté et le libertinage se drapèrent de lourdes tentures.

La grande création, amalgame d'art et d'inspiration spontanée, fut malaisée dans cet étouffement de la personnalité et dans la rigidité des moules arabes. Le poète œuvre en artisan la plupart du temps. Il rapproche avec soin des carrés de mosaïques aux arabesques richement et sagement entremêlées et aux couleurs déterminées.

Dans cette atmosphère, les langues savantes servent d'échappatoires.

De là l'abus de l'arabe et du persan dans la poésie du Divan. De là, la non-accessibilité de cette poésie aux générations d'aujourd'hui. Il est vrai que les poètes du Divan ne rêvaient que de s'adresser à une élite, pas tous, mais presque. Mais l'abus, dans leurs œuvres, des langues savantes est avant tout une tentative d'évasion.

De là aussi l'abus de la métaphore, autre artifice nécessaire à la survie de l'œuvre et du poète!...

« La métaphore, a dit l'un d'eux, est la passerelle qui conduit à la vérité. » Ici, la vérité c'est le rêve. De la liberté de pensée ou de sentiments, il ne peut être question qu'en rêve. Et pour le vrai mystique le rêve, c'est la réalité même, puisque le monde où nous vivons n'est qu'ombre.

Dans le rêve, le poète peut marier entre elles toutes les discordances.

L'abus de la métaphore a été la condition sine qua non *de la poésie du Divan.*

Dire ce qu'on a à dire, de façon entortillée, en ayant recours

à mille subterfuges, pour arriver quand même à le dire, voilà où tendent les efforts des plus grands poètes de la période classique du Divan. La poésie du Divan postérieure au XXIII^e^ *siècle a plus de liberté évidemment!...*

Hédonistes par la pensée et le tempérament, les poètes du Divan de la période classique étaient des hommes éminemment éclairés.

Pour la forme, cette poésie a subi diverses pressions.

Le turc pur se prêtait mal ou peu aux moules arabes: question d'assonance, de syllabes, etc... Certains mots ne pouvaient s'adapter à ces moules même en trichant beaucoup, par exemple le mot « seviyorum », qui veut dire « j'aime »...

Force était d'emprunter aux langues plus adaptables.

De plus, l'arabe et le persan étaient considérés comme langues savantes. Ce qui paraissait licencieux ou trivial dans le pur et direct parler populaire, enrichi de métaphores, embelli d'images, fleuri de comparaisons, dans les dédales d'une langue difficile, pouvait passer sans encombre à travers les mailles d'une censure pudibonde et fanatique.

Gêné par les rigueurs des moules arabes, la cadence du vers métrique, les clichés d'usage (car la poésie du Divan n'est pas œuvre de solitude mais produit de longues réunions et d'entretiens), le poète du Divan se sentait à l'étroit dans le sentier qu'il s'efforçait de gravir, alourdi d'un monde de sentiments et de pensées.

De plus, l'autorité qui pèse sur lui, de tout son poids, n'est pas seulement religieuse ou formelle. Il a à compter avec l'autorité temporelle, celle du monarque, maître de tout ce qui respire dans l'empire. Les poètes sont les sujets et les serviteurs de ce monarque absolu au même titre que ses autres sujets et vassaux. Il ne doit que vaguement se souvenir que l'art est liberté : l'empire tient à son équilibre.

Les moules s'imposent, les clichés s'imposent, le fanatisme s'impose, l'empire théocratique s'impose. Ce qui reste sous ces édifices, ce sont le talent et la personnalité, combien aplanis, hélas! Mais le poète du Divan a réussi à faire savoir qu'il respire, qu'il vit sous ce faix, qu'il n'est pas momifié comme ses collègues des grands pays voisins. De grands poètes comme Fuzulî ont pu rompre le masque étroit du conventionnel, mais Fuzulî, lui, avait l'avantage de vivre à Bagdad, loin de la Cour et du monarque.

Il y eut des poètes empereurs qui s'escrimèrent à faire des vers. Leur langage à eux est simple et direct, car ils sont naturellement

affranchis des règles auxquelles doit se soumettre le poète simple mortel. Ils n'ont besoin, eux, d'aucun subterfuge.

L'apogée de la poésie du Divan correspond à l'apogée de la puissance de l'empire Osmanli. La poésie du Divan est donc une poésie officielle, une poésie d'État.

Les poètes du Divan furent parmi les artisans qui peinèrent pour la gloire de cet État, enveloppés de rets gênant leurs mouvements et les dérobant à eux-mêmes.

Qu'on ne s'étonne point du conventionnel de cette poésie, qu'on s'étonne plutôt de ce que les poètes aient pu faire des vers dans ces conditions-là!

Quant à la période postclassique de la poésie du Divan, les problèmes du poète sont d'un ordre différent.

L'empire Osmanli, au XIX^e^ *siècle, c'est un empire décadent, dans un monde en proie aux soubresauts, alors que quelque chose y tarde à mourir, alors que quelque chose y hésite à naître.*

La poésie turque du Divan conserve sa forme mais change de contenu. On l'appelle poésie de la Réforme.

L'empire Osmanli avait été sourd au branle-bas de la Renaissance.

L'empire Osmanli avait été indifférent à cette secousse titanesque : la Révolution française. Mais des vagues mortes, géantes, allaient s'abattre sur ses jetées, avec un retard plusieurs fois séculaire...

Il y eut, sous cette poussée, ce qu'on appela la Réforme de 1839.

Cette Réforme est considérée dans l'histoire turque comme un effort — jusqu'à quel point fructueux on ne saurait le dire — pour se rapprocher de l'Occident. Ce fut une réforme culturelle, judiciaire, politique et économique.

Suprême effort d'une communauté qui se débat dans l'obscurantisme, elle fut tout cela à la fois, mais bien plus que cela. Elle fut un mouvement d'humanisme, cet humanisme que la Turquie ne connaît qu'à travers une Europe qui n'a plus grand-chose à dispenser et qui ne se soucie que vaguement des valeurs qui l'ont portée si haut.

Cette Europe ne cesse d'en imposer, même dans sa décadence, à un empire affaibli qui vient d'être vaincu par ses armes, sa technique et son industrie.

Qu'est-ce qu'une réforme en somme?... C'est une réponse quelque peu attardée à une pression qui vient de l'extérieur. C'est un ajustement fait de mauvais gré bien souvent. L'histoire est là pour

l'attester. Dans les conditions où se trouvait l'empire Osmanli elle était vouée à un demi-échec.

La poésie du Divan avait été, jusqu'à la Réforme de 1839, une poésie d'État. La poésie turque d'après la Réforme fut une poésie contre l'État : elle stigmatisait avec violence le monarque qui en est, d'après la tradition, le symbole!

Le poète de cette époque est l'apôtre de la liberté. Il est convaincu de sa haute mission sociale. Ses écrits sont « la défense et l'illustration » de ses idées. Sa poésie lui est imposée par les circonstances. Peut-être, sous d'autres cieux plus sereins, il en serait encore, comme les grands poètes de l'époque classique du Divan, aux amours divines, aux amours libertines, aux raffinements zézeyants, ou bien encore, il ne lui viendrait pas à l'idée de taquiner la muse.

La vie a changé. Istanbul, empire dans l'empire, bouge. Le poète-combattant n'est pas seul. Il a son cercle, son milieu, son journal, ses disciples, ses admirateurs. Il ne prêche pas dans le désert.

Certes, le monarque, ombre de Dieu sur terre, est toujours là. Mais le monarque lui-même est à la tête de cette Réforme qui limite son pouvoir; il ne veut pas être balayé par la nouvelle vague, il ruse avec elle.

La monarchie est bien debout, mais toutes les vieilles institutions craquent, de nouvelles institutions naissent, quelque peu chancelantes encore. Dans certaines écoles, l'enseignement se fait en langues étrangères. Une nouvelle grammaire, un nouveau dictionnaire paraissent. La première imprimerie moderne est fondée. Les premiers journaux circulent.

Le monarque est là certes, mais on discute ses prérogatives. La monarchie est là certes, mais on en discute la légitimité. Le mot république est encore étranger, mais celui de monarchie constitutionnelle est familier aux esprits.

Le monarque est là certes, mais les grandes puissances le poussent à reconnaître des droits nouveaux aux minorités, droits qu'il n'a jamais rêvé d'accorder à ses féaux sujets. Et les féaux sujets réfléchissent.

Comparées à celle des siècles passés et à celle des temps à venir, la poésie du XIX^e^ *siècle et celle du début du* XX^e^ *sont moins inspirées. Des sommets ennuagés du mysticisme à la plaine poudreuse des luttes journalières, le saut est vertigineux. Des dédales de la préciosité déboucher au plein soleil demande un brutal effort. Tout le gracieux superflu d'antan est rangé dans un tiroir. Il prendra*

sa revanche plus tard, avec les adeptes du vers syllabique, fortement influencés par les romantiques et les symbolistes.

Les vers des poètes d'après la réforme sont hérissés de mots insolites : Nation, Patrie, Liberté, Fraternité, Humanité. Mais le désarroi d'une époque encore mal assise se reflète dans leurs vers.

Passé et avenir s'y affrontent : l'obédience du féal et le sursaut du révolté s'y heurtent quant au fond. Pour la forme il en est de même. Le langage fleuri de locutions arabes et persanes voisine avec l'expression dépouillée et sobre, proche du langage d'aujourd'hui.

Mais cette époque, où l'on choisit pour maître et pour guide une France pâle reflet de ce qu'elle fut autrefois, où l'on ne songe pas à puiser à même la source de l'humanisme, est condamnée aux réformes superficielles.

La poésie turque de la Réforme peut être jugée sans enthousiasme par les critiques, mais, intimement liée à tous les mouvements, à tous les remous, à tous les soubresauts, elle offre un puissant intérêt historique.

Nous pouvons sommairement diviser la poésie du Divan en poésie d'État, poésie contre l'État, et poésie du Divan que nous appellerons anachronique, puisqu'elle a duré jusqu'à nos jours, à côté du vers syllabique et du vers libre!...

Fuzulî

(se lit Fousoulî)

XVI^e SIÈCLE

Fuzulî, de son vrai nom Mehmed, poète de génie, érudit distingué, est né à Bagdad. On ne peut reconstituer sa vie qu'en glanant dans ses poèmes.

Il vécut à l'époque de Soliman le Législateur, dit le Magnifique, et les poèmes où il se plaint des misères d'une longue vieillesse attestent qu'il vécut très vieux.

Vingt-deux années après l'annexion de Bagdad par le sultan, c'est-à-dire vers le milieu du XVI^e siècle, il mourut de la peste qui sévissait.

Quant à sa vie et son caractère, il est très différent du poète courtisan. Il ne vint jamais à Istanbul et à la cour. Il vécut dans sa ville natale, dans l'indigence.

Il est le plus grand poète de l'amour, parmi les poètes du Divan, de l'amour pris dans son sens le plus étendu.

Sa tombe se trouve aux environs de Bagdad. Appartenant à la secte des Chiites, il avait voulu être enseveli non loin du sanctuaire de son culte, afin que les fidèles pussent lui marcher sur le visage, avant de pénétrer dans le sanctuaire.

Ses poèmes furent rédigés en trois langues : en arabe, en persan, en turc.

Sous la rigidité des moules du vers métrique, on trouve un esprit généreux, un cœur sensible, qui très tôt a pesé la vanité des choses et opte pour l'humilité. Son pseudonyme même en est la preuve : Fuzulî, c'est-à-dire vain, inutile!

POÈME

Roi des caravanes des douleurs, suis,
Pèlerin fidèle du désert des ennuis.
Ne me méprise, frère, fier et superbe gueux,
En main sceptre du pauvre qui nul ne redoute...
Ici-bas, le trône des larmes est mon lot,
Peines et ennuis sont mes sujets féaux.

D'aucune opulence n'ai le moindre souci,
D'aucun trésor perdu le regret ne me cuit.
Du fond de ma misère rêver me suffit
Que du trésor fabuleux de Crésus je dispose.
Pour joyaux éphémères n'ai que mes pleurs,
Trésor de la tendresse m'ayant fui pour toujours.

Et de mes visions je forge ma souffrance,
Ma joue, moi-même de larmes je fais pâlir.
Me retournant contre moi, me blesse à plaisir,
O ce moi qui fais de la vie longue nuit!
Nuit qui de mes soupirs et mes cris pâtit!
Pourtant pour tes dons et paroles, merci, vie!

Si mes yeux sont en pleurs, c'est pour ton teint de rose,
Si tourment me dévore, c'est pour tes noires tresses.
O toi passion, source de ma détresse,
O ruse d'autrui qui toujours me confond.
Sais que ne puis hélas régler mon propre sort,
Ni mon but atteindre par d'honnêtes efforts!

Toi qui me portes envie, que sais-tu de moi?
Sais-tu que n'ai frayeur de l'envie ni des heurts?
Ne crains-tu que ma plainte n'use ta violence?
Que le temps n'ourdisse quelque rude complot
Contre toi?... Temps qui du juste se fait toujours vengeur,
Broyant sous sa roue d'équité le méchant!

Et ce que la plume du sort a tracé
Nul ne l'efface. De là ma consolation.
Et une fois écrit, heur ou malheur,
Hormis LUI, nul ne peut leur faire changer de cours,
Bonheur malgré tout restera bonheur,
Astre n'est-il astre, même chu sur la fange?

Souffrances ne le pourront en cendres disperser,
Ruses de l'envie en infortune réduire.
Sous l'averse automnale rossignol est transi,
Mais printemps accourt bientôt le réchauffer.
Celui qui par l'éternel est marqué
Pour être heureux... celui-là sera heureux!

Si un jour par traîtrise des lois d'ici-bas,
De ta félicité les couleurs se ternissent,
Que le temps ennemi semble contre toi agir
Pris dans l'engrenage changeant de la vie,
Ce temps plus tard de remords rougira,
Qu'il s'agisse du croyant ou de l'infidèle!

Fuzulî, souviens-toi de tes serments d'antan,
Trêve de soupirs et de vaines paroles!
Ouvre ta poitrine, à tous les maux cible,
Et prends en patience, et ces maux, et pire,
Qu'amitié des humains soit ton unique gage,
C'est ton seul bénéfice ici-bas, ô aveugle!

O CYPRÈS...

O cyprès ondulant, pour toi tous mes soupirs,
O bourgeon radieux, pour toi tous mes sanglots.

O frange parfumée, source de ma folie,
Toison entremêlée, source de ma misère!

Si mon cœur a pris feu à ton soleil, amour,
Ce n'est que pour verser des pleurs nostalgiques.

Que d'efforts, que de soins pour l'arracher, mais vains,
A l'attrait enchanteur de cet œil-narcisse!

Meurs donc cœur, d'ailleurs ne te portais-je pas
Pour t'immoler un jour pour le creux d'une fossette?

Fuzulî, dans l'enfer qui te fut conté,
N'as-tu point reconnu ton site familier?...

SI LAS DE VIVRE SUIS...

Si las de vivre suis... De tourmenter toi, non?
Le sort en est touché. Qu'attend le soleil de l'espoir?

A cet agonisant, toi seule peux redonner vie.
Pourquoi t'y refuser? Ne crois-tu à mon mal?

Des gouttes de feu tombant de mon cœur nostalgique,
Font tressaillir les vivants. Toi mon étoile tu dors?

Joues en fleurs, buvez la honte de mes pleurs de sang,
En la saison des roses que l'eau se trouble enfin!

Faiblesse pour toi?... Aucune! Mais ai raison ravie,
L'auriez-vous vue, censeur, vous me rendriez justice!

Fuzulî insensé, et du monde la fable,
N'as-tu pas assez, de cet étrange amour?...

N'INFLIGE A D'AUTRES, SEIGNEUR...

N'inflige à d'autres, Seigneur, ce supplice, je t'implore,
Que nul autre que moi, ne soit serf d'amour!

Dieu du Croyant, au moins cette fois ne me livre
Aux profanes mains de ces cruelles déesses.

Voyant cet astre à ma perte acharné : « C'est elle »
Ai-je dit. « Pourvu qu'elle n'en ait remords. »

Ta flèche a percé mon cœur : veux-tu la voir?
Mais plutôt m'arracher le cœur que la flèche.

Destructeur sans merci, mais malgré tout cela
Cet amour de mon cœur est le seul souverain.

Des peines, des malheurs j'ai l'accoutumance,
Qu'on me fasse pâtir tant qu'on peut, Seigneur!

Dans l'ombre des tavernes, Fuzulî ressuscite :
Ces saints refuges, fais-les prospérer, mon Dieu!

DÉSESPOIR

Amis?... Parjure. Sort?... Cruel. Monde?... D'angoisse.
Chagrins?... En foule. Adversaire?... Sans merci. Étoile?... Morte!

L'ombre de l'espoir n'anime le soleil de la joie,
D'honneurs, certes, kyrielle, de devoirs, point!

Bon sens? Nulle part. Blâme? De partout fusant. Amour?
Blessure dont l'état va empirant.

Moi, toute veulerie, voie pleines d'embûches [1],
Moi, toute misère, vie pleines de beautés.

L'ombre de chaque « hauteur », déluge de maux celant
L'arc de chaque sourcil, aux folies conduisant.

Le savoir? tulipes frissonnantes au vent,
La voie [2], imprécise comme cyprès miroitant.

Le désir?... Qu'épreuve ajoutée à l'épreuve...
Gouttelettes de vin pur, les coupes se suivent...

Tout but, résonnant comme grelots aigrelets,
Le vouloir?... Sentiers pleins de creux et de bosses.

Le corps? Promène ses membres disloqués. Tel gouffre
Est ce monde... O pauvres de nous sans guide!

Sur ton visage livide, ces larmes de sang?... Poète, mais
C'est la vie t'inondant de ses superbes teintes!

AMOUR

Dieu, donne-moi pour compagnon et pair ce mal
Qu'est l'amour.
Ne me prive pas un seul instant de ce mal
Qu'est l'amour.
A ceux dont la science est douleur, assistance
Ne refuse.
Assemble sur ma tête tous les maux, tous les maux,
C'est mon vœu cher.

1. Voie de la Passion, conduisant vers le vrai.
2. Voie qui mène vers Dieu.

Laisse-moi vivre, penché sur ce mal
Fait d'amour.
Pour que ceux qui me savent, ne m'accusent d'inconstance
Un jour.
Quand mon mal me quitte, fais sans cesse à mes yeux croître
Ses attraits,
Quand il m'assiège, fais en sorte que je l'aime
Plus et plus.
Fais-moi si faible, quand je suis loin de lui,
Tel un fétu,
Qu'un souffle puisse me prendre et m'emporter droit
Jusqu'à lui.
Comme à ce Fuzulî, que l'orgueil seul ne soit
Point mon lot,
Que je ne m'accroche pas sans cesse à moi-même,
O mon Dieu!

QUATRAINS

Tu ne veux pas voir l'état de ma folie,
Tu ne veux pas guérir ma mélancolie,
Tu en es source pourtant, ô beauté, est-ce justice?
Joie de mes yeux, amour, superbe sultane.

Esclave de tes attraits, rigueurs furent mon partage,
Tu papillonnes partout, sauf près du cœur meurtri.
Foi?... Pourquoi attendre de toi tel gage?
Joie de mes yeux, amour, superbe sultane.

Ton œil cajoleur décoche mille flèches,
De mes peines, mes efforts, à qui d'autres m'en ouvrir,
Quand félicité ne peut que de toi me venir,
Joie de mes yeux, amour, superbe sultane.

Tu glisses comme ces pleurs ardents de mes yeux,
Te quitter moi?... jamais ingrate, mais toi, toi?

Ne blesse davantage ce cœur innocent,
Joie de mes yeux, amour, superbe sultane!

Loin de mes yeux, ô toi, sourde aux souffrants,
Tant de roideur envers un esclave te sied-elle?
Épargne-moi, montre-toi quelque peu généreuse,
Joie de mes yeux, amour, superbe sultane.

Ton cœur, ton dur cœur d'injustice est féru,
Alors que, si belle, tu devrais être tendre,
De tant de grâce ne doit jaillir que clémence,
Joie de mes yeux, amour, superbe sultane.

Vivant, chien fidèle, mort poussière sous tes pas,
Ton amant éternel ne vit que par toi,
Ta loi est loi, fais vivre ou périr ton féal,
Joie de mes yeux, amour, superbe sultane.

Bâkî

XVI^e SIÈCLE

Bâkî, considéré comme le Prince des Poètes, vécut sous Soliman le Magnifique. De très modeste origine, il passa une partie de sa jeunesse à aider son père, tanneur de son métier. Plus tard il se tourna vers l'enseignement et la poésie.

Son Divan est le reflet même de la pompe et de la majesté de son époque.

Il vécut et mourut à Istanbul. Sa tombe est à Uskudar (Scutari) face à la Tour de Léandre appelée aujourd'hui Kiz Kulesi (Koulési ou, Forteresse de la Vierge).

A SOLIMAN LE MAGNIFIQUE

O toi marqué par le sceau de la gloire,
L'air frémit à ton nom et la houle se soulève.
Ce jour où ta vie féconde a pris fin,
Le pourpre du parterre de feuilles mortes s'est couvert.
La terre, c'est la dernière goutte de la coupe
Du sorbet de la mort, que LUI seul peut nous tendre...
O mortels, ô mortels, gardez vos cœurs purs,
Que cet illustre exemple vous tire de vos sommeils :
Ce lion des combats, cavalier mirifique
Dont le champ de course était le monde
Trop étroit pour sa fougue. Dont le glaive aigu
Avait Magyars soumis, qui cimeterre au poing
Avait Francs éblouis, le voyez-vous gisant?

Terre reçut son front comme feuille qui se pose,
Bruine de mélancolie a le monde humecté.
O orgueil du juste, toi triomphant de gloire,
Plus fier qu'Alexandre, plus vaillant que Darius,
Des roues de ton char morgue approchait à peine,
Ta tente était le temple qu'on pénètre à genoux :
Ta race disposait du sort des humains...
O protecteur de la vertu et du savoir,
Le mal te fit languir, tu te soumis au sort,
Ce maître impérieux des humains, mais si tu
Quittas cette terre, ce ne fut d'impuissance
Ou d'orgueil brisé, mais pour être près de Dieu!
O d'avoir contemplé ce front noble et altier
Cet astre radieux des jours et des nuits.

Soleil, pourrons-nous désormais te fixer
Sans pleurs?... Il brille pour nous dans ton éclat!

Qu'à ce nom, nuage dissipe ton eau sanglante,
Que les vives couleurs sur l'arbuste se ternissent,
Que des flots en fureur noient les continents,
Brumes qui montent aux cieux ennuagent l'horizon,
Que s'obscurcissent les cieux au-dessus de nos têtes,
Que des peuples entiers se terrent dans le deuil,
Que tous les vivants saignent par mille plaies,
Ouvertes par la douleur de ce funeste trépas.
Ce monde, ce vil monde, n'était digne de toi,
Ta vraie demeure, ô prince, au firmament se trouve!
Aussi pris-tu essor, tel l'oiseau des songes,
Ne laissant ici-bas que quelques os noircis.

Chevalier, qui si loin de nous es parti,
Que renommée, cette sœur fidèle, t'escorte!

Le destin brutal sans merci s'est montré,
Et ta gracieuse tête vers le sol s'est courbée.
Je veux que comme moi souffrant mille morts,
Des nuages en pleurs cherchent dans les cieux asile.
Que pépiements à l'aube annoncent ce malheur,
Que rose s'effeuille, rossignol se lamente,

Que jacinthe énervée s'arrache de sa tige...
Comme senteur est aux fleurs, que ton règne, prince,
Rappelle aux ennemis le musc et le benjoin.
Que la rose se tende vers la route, angoissée,
Que narcisse, son frère, s'étiole d'attente...
Que la mer submerge les plages de son écume :
Car si parfait mortel ne reviendra au monde!...
O cœur dont le souffle à mon souffle répond,
Accordons nos soupirs dans le chant de la flûte.

Mêlons en ces vers et cris et soupirs,
Attisons la douleur des cœurs affligés.

Mais quoi?... Déjà le jour, et le shah dort encore?
A l'entrée de sa tente nul pli ne bouge?
Nous attendons de lui quelque augure en vain!
Mais le maître comparaît devant le Tout-Puissant.
Son corps gît blême et sa lèvre est livide,
Comme la rose qu'on vient d'arracher au rosier.
Et le destin honteux se voile d'un nuage,
A cette vision, l'eau perle à son front troublé...
Peuples, laissez éclater votre détresse,
Nuages envolez-vous vers des déserts lointains,
Portant le souvenir de sa vertu, vous, mirages,
Changez-vous en vase, qu'on y plonge son glaive...

Que ma plume inspirée par ce deuil force
Le monde à déchirer sa robe de victime.

Tes ennemis eux-mêmes sont frappés de stupeur
Voyant si haut cyprès comme de foudre frappé.
Sa gloire pourtant leur infligea mille pertes.
Les rois jadis se disputaient l'honneur
De suivre de ton coursier les sabots féconds.
Au-dessus des plaines vastes l'oiseau tournoie,
Ainsi fit ton épée, versant le sang à flots;
Suivi de ces preux au ceinturon de fer,
Astres destinés par toi à la conquête du monde,
Des temples abandonnés tu fis des sanctuaires,
De leur clocher monta la prière du croyant;

Puis on sonna le glas et tu quittas la terre,
Choisissant pour refuge les vignes du Seigneur.
. . . . . .

Ta gloire ô vaillant monte jusques aux cieux,
Que Dieu te protège en cet ultime voyage!

Seigneur si magnanime envers ce monarque
Qui vient de nous quitter pour un monde meilleur,
Prépare au Pacha [1], un avenir faste,
Lui qui dans sa haute charge se révèle sans égal...
Qui dérobant de l'œil indiscret la dépouille
Du maître [2], sut apaiser et guerriers et vassaux.
(Il tint secret cette mort sept semaines entières,
Bien d'autres auraient été écrasés sous ce poids!...
Personne n'en eut vent tant il fut vigilant!...)
Que ceux qui sont au timon apprennent à gouverner de lui,
Et comment endosser l'armure du devoir.
Que victoire étende ses ailes sur sa tête,
Lui gardien de l'empire, il le mérite, Seigneur.
De sa bonne volonté couronne les efforts,
Le succès ne peut lui venir que de toi.
Protège cet élu, Seigneur, je t'implore,
Éloigne-le des fléaux qui ravagent la terre.
Dans ses entreprises, accorde-lui réussite,
Que partout et toujours ses vœux se réalisent.

Tantôt proie, et tantôt chasseur sans merci,
Ai-je quelque peu appris l'art de narrer...
Mais aucun livre d'histoire ne m'a pu expliquer
Comment lui perdit vie comme simple mortel.

Aucun éclairci [3] ne m'a pu satisfaire,
Et nul ne m'a pu éclairer ce mystère...

1. Le Pacha : Le grand vizir de Soliman le Magnifique, Sokullu (Sokoullou).
2. Le grand vizir tint secrète la mort du sultan durant quarante-huit jours, pour ne pas alerter l'ennemi et pour empêcher la panique de se répandre dans l'armée.
3. Éclaircissement.

Notes : Point de transition ou peu dans la poésie du Divan. Chaque couple de vers, est en général, cycle fermé.

Pourquoi chercher en vain?... Néant, vie,
Cœurs affligés, beautés captieuses,
Nature, cieux, conscience, présent, passé,
Temps à venir, fiction, réalité,
Bien, mal, torrents, pleurs déferlant,
Roses, épines, vignes, roseraie,
Voyages à Damas, Mecque, ou ailleurs,
Satins, poids, boutiques, marchés ou bazars,
Coins de tables fumeux, dans le fond des tavernes,
J'ai partout regardé, j'ai partout cherché,
Je n'en ai pu trouver la clé, et je sais
Qu'interroger les lois, les paroles des prophètes,
Effeuiller même les cœurs, ne me servirait de rien.

Non aucun livre d'histoire ne pourrait me dire
Comment lui perdit vie comme simple mortel!...

Nef'î

XVII^e SIÈCLE

Nef'î, de son vrai nom Hasankaléli Yousouf, est né à Erzouroum, province de l'est de l'Anatolie.

Il vécut sous Mûrat, quatrième du nom.

La chance lui souriant, il fut élevé au rang de dignitaire de l'empire. Mais sa langue effilée et ses satires lui valurent plus d'un ennemi puissant.

Comme Fuzulî, Nef'î n'avait rien d'un courtisan.

Il attaqua avec véhémence le grand vizir, son ennemi personnel, et périt de la main du bourreau.

Le sultan Murat IV, dit-on, était en train de lire les pamphlets de Nef'î, dans sa roseraie, quand la foudre tomba à ses pieds. Considérant le feu du ciel comme un avertissement d'en haut, il livra aux muets le poète, qu'il avait protégé jusqu'alors.

Les poèmes de Nef'î sont caractérisés par une violence et une sincérité rares.

INVECTIVES

(A Mehmed Pacha le Géorgien, grand vizir)

Traître de Géorgien, ô toi Samson cruel,
Que des regards haineux partout accompagnent.

Quelle pitié pour ceux qui t'ont choisi pour maître,
Toi, ignare des ignares, toi, traître des traîtres.

O abomination, ô fléau, ô deuil pour
L'empire Osmanli qui voit ce jour, traître!

Il n'est pire ennemi de l'État que toi,
Lui [1], pourquoi fait-il semblant de l'ignorer?

A ne considérer de l'empire que le bien,
On devrait t'immoler, et sans tarder, traître!

Si t'injurier devait être puni de mort,
Occire il faudrait, mais tout le peuple, traître!

Non, des bras humains ne pourraient porter ton cercueil,
Tes péchés pèsent trop lourds, ô traître!

Ma langue effilée t'avait déchiqueté,
Quel onguent magique t'a donc guéri, traître?

Pour que si vite, oubliant tes blessures saignantes,
Tu aies pu me remordre jusqu'au sang, traître!

Je n'ai nul remords de t'avoir dénigré,
Et devant Dieu même n'en aurais nulle honte!

Lutter contre toi, c'est partir en guerre sainte,
Dieu sait si jamais j'attaque le juste, traître!

Au jugement dernier, te poursuivrai d'injures,
Car ma cause est juste et j'y crois, ô traître!

1. Murat IV.

HYMNE AU SULTAN

C'est l'aube : Le zéphyr caresse la rose, échanson,
Aide la joie à éclore comme elle en nous.

Dans l'air paradisiaque flotte un parfum d'ambre,
Le monde, ô si beau, est un coin de l'Eden.

La saison des roses, c'est celle de l'ivresse,
La fête des amours, temps fastes, temps bénis.

Où les coupes vidées se suivent... Les danseurs,
Virevoltent grisés de vin et d'harmonie.

O état enviable, le grand Cheich[1] lui-même,
Coupable d'excès mériterait clémence.

Peut-on donc blâmer le gueux, la pécheresse,
De ne pas, incivils, repousser l'échanson?...

En amour, potentat, mais du vin esclave,
Seul pour vanter mon maître, je prends ma plume en main.

O soleil du royaume, chevalier émérite,
Gardien du sceau, vie des fêtes, de tes féaux chéri.

De l'empire des Croyants et couronne et appui,
Depuis l'éternité destiné à ce trône...

. . . . . .

Néf'î, cesse de louer ses vertus, quitte les cimes,
Descends sur la plaine et y pose un pied ferme.

1. Si le poète a pu chanter avec autant de liberté le vin puis passer à l'éloge du padisha, c'est que ce sultan avait un fort penchant pour la dive bouteille.

Ce monde où orages et beaux temps se suivent,
Veut ta gloire immuable, ô toi Seigneur Puissant...

HYMNE AU VIN

Coupe bleutée, d'élixir rubis remplie, salut,
Que la voûte sans pilier[1] déchiffre en toi le monde...

. . . . . .

Instrument de l'orchestre riche en sons qu'est la vie,
Vous, lieux de griseries, à vous salut aussi.

Salut à toi, ô inséparable compagnon
Du jeune et du vieux et de l'échanson,

Dans la foire aux plaisirs du libertin l'appât,
Dans le flot généreux fais taire la vertu,

Dont la dernière goutte a tant de magie
Qu'elle apaise dans les cœurs tous les soubresauts.

Compagnon de l'âme, vainqueur des tristesses,
Tu vaux plus que la vie, tu en es source même!

Non nul objet d'amour ne peut ravir autant,
Nulle part l'homme n'y peut glaner autant de joie!

. . . . . .

L'opium auprès de toi, piètre succédané,
Ses vertus pourtant nous sont familières.

O vin, la joie que ton ivresse distille,
Au fort du déduit peut seul s'éprouver.

1. Firmament.

Pour nous le monde est taverne, frais ouvert,
Sans vin point de joie, point de volupté.

O berceur du sage, ô berceur du gueux,
Le mal qu'on dit de toi? pure calomnie!...

ÉPIGRAMME

Sa grandeur le Muftî[1] de mécréant me taxe,
De le taxer dévot, le désir m'aiguillonne,
Mais je crains, mes frères, le jugement dernier :
D'embobelineurs fieffés, on nous taxerait tous deux!

1. Dignité dans la hiérarchie religieuse.

Nâbî

XVIII^e SIÈCLE

Nâbî a vécu sous Mehmed IV. Clerc, puis intendant, il est célèbre pour ses réparties acerbes. Grand nombre de ses vers sont passés en maximes. Il vécut et mourut à Istanbul.

DANS CETTE ROSERAIE

Dans cette roseraie ma rose n'est pas éclose,
Dans ce bazar, où sont mes poids et mes denrées?
Pouvoir? Avoir? Excès, maux, où sont-ils?
Force, vanité et onguents pour mes plaies?
Que possédai-je tant en ce bas monde?... Le sais-je?...

Chair?... Mais, don de Dieu! Vie?... Grâce divine!
Souffle?... Aumône d'en haut! Verbe?... Antique gage!
Corps? Du grand architecte! Ame?... Son souffle à LUI!
Forces? Sentiments?... Quoi de plus qu'un emprunt?
Que possédai-je tant en ce bas monde?... Le sais-je?

Gain? Perte? Quels sont-ils, le saurai-je?
Car tout est à lui, tout est de lui, tout est par lui.
Ma venue, mon départ? Y suis-je pour quelque chose?
Même ce que je crois être ma raison me fuit :
Que possédai-je tant en ce monde? Le sais-je?...

Cette vie?... Un tout mystérieux. Ce ciel?... Une tente,
Avec ses fixes étoiles, où son flambeau erre.
L'univers m'est versé par ce Dieu généreux,
Ses pages sombres?... Les fragments de l'œuvre...
Que possédai-je tant en ce bas monde, le sais-je?...

La chair? Mortelle. La vie. Éphémère.
Possessions?... Associations provisoires!
Que ce nom de créature nous suffise, et que
Notre unique devoir soit la soumission, car,
Que possédons-nous en ce monde?... Qui ne soit à lui?

Le coffre du possible, tantôt plein, tantôt vide,
D'éphémères visions, paraissent et disparaissent
Devant Nâbî, noyé dans son inspiration,
Face à l'arrière-saison, debout, ne possédant
Rien en ce bas monde qui ne soit à Dieu!

Nedim

XVIII^e SIÈCLE

Il est une époque de l'empire Osmanli qui ne ressemble à aucune autre page de son histoire : l'Ère des Tulipes, au XVIII^e *siècle, sous le règne d'Ahmed III et le mécénat du gendre de ce sultan, le grand vizir Ibrâhim Pacha, originaire de Névenénir.*

Ibrâhim Pacha, apprenti « helvadji » (sorte de pâte douce), au palais, beau, fin, était devenu l'intendant du sultan, au palais d'Edirne, alors que celui-ci n'était que shehzadé (fils de roi), c'est-à-dire prince.

Le grand vizir voulut amuser l'attention du peuple, las des guerres et des révoltes de janissaires.

Cette époque de délices créées à volonté finit de façon tragique. Une émeute, suscitée par quelques janissaires soutenus par la populace, y mit un terme brutal.

Le grand vizir fut assassiné.

Nedim fut le poète qui représenta le mieux les tendances de cette époque décadente. Son Divan en est le reflet. Finesse, grâce, mignardise, afféterie, talent s'y mêlent.

Sa fin marqua d'ailleurs la fin de l'Ère des Tulipes. Poursuivi par les émeutiers, il ne put leur échapper.

HYMNE A LA VILLE D'ISTANBUL

Une seule de tes pierres vaut tout un empire,
Istanbul... O toi sans pareil et sans prix.

Tel joyau scintillant sur deux mers sœurs,
Ton éclat rivalise avecque le soleil.

Cet air, cette grâce, ces eaux, ô ville élue,
Le ciel, mais tu l'abrites en toi, le sais-tu?

De la venusté tes parterres sont refuge,
Et les plaisirs s'assemblent en tes coins perdus.

Te préférer le monde?... Quel choix inane!
Te comparer l'Eden?... Quelle faute sans retour!

Ton peuple, m'a-t-on conté, est aussi noble que fier,
Tes belles, m'a-t-on conté, seraient volages un brin...

Égrener tes plaisirs, travail fastidieux,
Nous prétendons le faire dans quelque autre ouvrage.

Toi tu peux tirer gloire de la joie qui t'habite,
Et de ta pure beauté, ton nom même les reflète.

O collines, ô prairies, ô pavillons graciles,
Joies, plaisirs et fêtes vous ont pris pour demeure!

. . . . . .

Pourtant, ce que je chante, ce n'est pas tant toi-même,
En toi je rends hommage, à mon gracieux seigneur [1].

CŒUR

Cœur qui à sa frange semble être asservi,
Le zéphyr attise le feu de ta douleur.

1. Le grand vizir.

Et comme moi qui me grise à la saison des roses
De tristesse et de vin, tu te grises de peines.

T'interdis-je ô cœur et le vin et l'amour,
Pour me bouder ainsi?... En quoi t'ai-je blessé?

Comme ces torches qu'on voit dans les pèlerinages
Tu brilles de loin pour ceux dont la science est l'amour.

Que cette coupe te suffise, que te tend Nedim...
La jarre?... Laisse-lui son vin, la noyer dans l'ivresse.

CHANSON

Un éclair de bonheur pour ce cœur qui boude,
Viens toi, ô mon cyprès, Sâdâbâd [1] nous attend.
Le caïque à six rames sur le flot se balance,
Viens toi, ô mon cyprès, Sâdâbâd nous attend.

Viens, folâtrons ensemble, jouissons de ce monde,
L'eau du Léthé est là, tends ta lèvre altérée.
Vois, même du monstre peut couler la vie [2],
Viens toi, ô mon cyprès, Sâdâbâd nous attend.

Viens, rêvons tous deux aux bords de ce bassin,
Viens, allons admirer la Folie du Bonheur [3],
En joignant nos voix en chants harmonieux,
Viens toi, ô mon cyprès, Sâdâbâb nous attend.

Toi, moi et celui-là, à la voix limpide,
Toi, moi et ce Nedim [4], tu sais, cet insensé,

1. Lieu de plaisance célèbre sous Ahmed III.
2. Fontaine à tête de monstre.
3. Pavillon célèbre à Sâdâbâd.
4. Toi, moi, et Nédim, jonglerie précieuse. Le poète parle de lui-même comme d'un troisième personnage.

Pas d'amis, pas de proches, allons seul à seul,
Viens toi, ô mon cyprès, Sâdâbâd nous attend.

CHANSON D'AMOUR

Es-tu braise? Es-tu feu? O Hulâgou[1] cruel?
L'empire de mon vouloir, tu l'as réduit en cendres.

O tes caprices de vierge, joints à ces mâles accents,
Ma raison en chancelle, es-tu vierge? Éphèbe[2]?

Cette cape de soie pourprée, jetée sur ton épaule,
De ta beauté brûlante en est-elle le symbole?

Pourquoi ces soupirs? ces cols qu'on chiffonne?
Serais-tu sous les fers d'une inhumaine, comme moi?

Ces regards qui glissent vers les lisses miroirs,
Se grisent-ils de leur propre beauté, dis?

Quelle bouche te murmure... « Mon âme, mon amour »?
Amour?... Ame, quel es-tu, confesse-le moi cruel?...

De Nedim asservi, j'ai ouï le conte amer,
O inhumain dis, pourquoi cette hérésie[3]?...

1. Petit-fils de Djengiz Han, célèbre par sa cruauté.
2. Le style ici est ambigu. Le poète veut donner le change. Il veut laisser le lecteur dans le doute : s'agit-il d'une vierge ou d'un éphèbe? Les mœurs de l'époque étant assez dévoyées, et la femme ne paraissant pas en public, sans doute s'agit-il du second.
3. Hérésie contre les rites de l'amour.

CHANSON

Ma folle capricieuse d'où tiens-tu cette audace?
Et cette taille élancée qui défie les cyprès?

Ce teint parfumé qui fait pâlir la rose,
L'as-tu pris mon amour à l'étreinte de cette fleur?

Ta robe pourprée de roses ne blesse-t-elle ta peau fine,
Mignonne [1], car la rose n'est jamais sans épines

Quand tu viens, tendant la rose et la coupe,
Mon cœur céde entre toi et elle, échanson!

En suivant du regard ta silhouette fine,
Je crois voir l'eau de jouvence qui jaillit et qui coule!

Le miroir de mon cœur d'image est limpide,
Pourtant toi, je n'ai pu encore t'enlacer.

Il m'arrive de me dire « qui te blesse Nedim? »
Le cristal des banquets darde son éclat vers toi!

CHANSON

Messire printemps est là, la rose est éclose,
C'est le temps des flambeaux, la tulipe sourit [2],
Sur le visage d'amour qu'est le parterre fleuri,
C'est le temps des flambeaux, la tulipe sourit.

1. S'agit-il d'une vierge ou d'un éphèbe? Dans ce poème comme dans le précédent, la langue turque ne possédant pas d'articles, on ne peut se prononcer.
2. Flambeaux, répond à la fois, à la saison des fêtes, aux flambeaux, et au palais qui en a tiré son nom : Tchiragane.

Dame nature se languit du maître de la terre,
Le jasmin se suspend plus haut pour l'entrevoir,
Le gai bourgeon chuchote au triste rossignol,
C'est le temps des flambeaux, la tulipe sourit.

Le sol, paon de lumière, déploie ses couleurs,
Et de partout éclate en un désir immense,
— « Rossignol, vois-donc, ta rose a fleuri,
C'est le temps des flambeaux, la tulipe sourit. »

Et la beauté des roses, si tu en crois Nedim,
Seigneur, mériterait l'honneur de ta présence [2].
Violes, joignez-vous aux accents de Nedim,
C'est le temps des flambeaux, la tulipe sourit.

VERSE

Promesses, remords, mourez au fond de cette coupe,
Bel échanson, verse, pour que mon âme renaisse.

Approche-toi d'un pas plus sûr, ma sultane,
Qu'importe le verre brisé et le vin répandu.

Quoi? ce spectacle horrible s'offrirait à ma vue?
D'autres prenant ses lèvres devant moi impuissant?

Cruelle, permets du moins que ma bouche se pose,
Sinon sur ton pied fin, du moins sur l'ourlet.

O joie de mon cœur, ô belle menteuse, qui sais
Si bien abuser l'ardeur de Nedim.

« Je ne suis pas encore mûre pour l'amour », zézaies-tu,
Frêle arbuste, sois, ô toi, de mon âme le gazon.

2. Le poète s'adresse à Ahmed III. Ses louanges peuvent sembler quelque peu outrées. Mais l'époque de Nedim est celle de la préciosité et de la galanterie poussée. Nedim est fin poète certes, mais parfait courtisan.

CHANT D'AMOUR

L'appel de ta fossette, ma foi, est assez clair,
La verve nous fait défaut, mais non pas la raison.

Entre la coupe d'amour que tu tends et nous,
Il est plus d'une entente secrète : Donne...
Mignonne, dans le vieux quartier de Béchiktache,
Ma vieille bicoque t'attend, sois-en la maîtresse.

(Et toi, homme de bien, si l'amour semble ardu,
Viens à nous qui avons quelque léger savoir.)

Cruelle, cette taille flexible, peut faire revivre les morts,
Cruelle, oublies-tu que nous avons un cœur?

Viens donc orner nos fêtes, nous ne sommes qu'entre nous,
Rien que ton serf Nedim, et que toi, ma sultane.

Lèvre-pétale, comme sucre je vous veux grignoter,
Bouche-fleur, je veux humer ton nectar.

Galip

XVIII^e SIÈCLE

Cheich Galip appartint à la secte des Mevlevî (derviches tourneurs). Sa valeur est dans sa sincérité.

SOIS MEVLEVÎ

Serais-je trésor?... Tu me gaspillerais.
Serais-je miroir?... Tu m'éblouirais.

Ton œil sur mon cœur se dardant,
O quels tourments déchaînerait!...

O échanson, dis, échanson,
Qui de nous deux est magicien.

O échanson, dis, échanson,
Toi gardien de l'écume des mers,

Qui d'un seul regard peux faire
Tarir la source et l'eau qui coule,

Tes cris, pauvre tambour crevé,
O Galip, sont sans effet.

Veux-tu marcher sans trébucher
Ou tournoyer jusqu'au vertige?

Sois de ton temps, sois Mevlevî,
Et tu le ferais sans obstacle!

POÈME

La jarre de l'amour en mon cœur vulnérable,
S'est brisée... Les éclats jonchent un sol caillouteux.

Ne sachant où porter ma cruche et mes pas,
Belle, je me suis traîné vers le seuil de ta porte.

Le rossignol, lui, put joindre la rose, il sut attendre
Le printemps. Puisse mon faible cœur montrer même constance.

De la lune on ne peut être que le halo, moi,
De mon astre il m'est tombé un sombre météore.

Cette gazelle a dit : « Goûtons l'amour, veux-tu? »
Ma voie était tout autre : j'hésitai, elle me fuit!

Ziya Pacha

XIX^e SIÈCLE

Ziya Pacha (1825-1880) est né à Istanbul. Il attira l'attention du grand vizir réformateur Réchid Pacha par ses capacités et accéda au palais. Il ne put se faire à cette vie de modeste fonctionnaire auprès des grands. Pour tromper son ennui, il s'adonna à l'étude du français. Errant de ville en ville, dans divers emplois, il put enfin réaliser son rêve, qui était celui de tous les jeunes gens de l'époque : partir pour l'Europe. Sa première escale fut Londres où, avec un jeune compatriote, poète comme lui, Namik Kémal, il fit paraître un journal de combat : Liberté...

Sa deuxième escale est Genève où, dans des conditions plus que modestes, il traduit Rousseau.

De retour à Istanbul, il prend part à tous les mouvements politiques. Gouverneur de Syrie sous Abdulhamid II, il est transféré à Konya puis à Adana.

Dans sa vie agitée, coupée d'exils, au milieu de toutes sortes de privations, le poète jusqu'au bout fut fidèle à lui-même.

Il est à remarquer qu'aucun des écrivains ou poètes de cette époque ne s'est rangé « du côté du plus fort ».

Œuvres : Ruines; Hymne à la victoire; Prologue pour « Ruines »; Poèmes; Histoire d'Espagne; Histoire de l'Inquisition.

POÈMES DIDACTIQUES

Sous le joug du devoir, dans la fièvre du zèle,
Sans fléchir, ai-je assez supporté d'avanies,
L'exil n'est pas le pire parmi mes avatars,
Et mon seul exemple doit pousser le sage
A régler sa conduite dans le sens opposé...
Encore n'ai-je su la source de mes maux
Qu'hier hélas : ce n'est que le sort subi

Par celui qui s'entête à servir son pays,
Car ce peuple par la folie pure est mené.

J'ai tant dit, j'ai tant fait pour que tout allât mieux,
Dans ce pays, le mien, que de maux m'accablèrent :
Mes biens, ma fortune d'abord y passèrent,
Mon foyer vint ensuite, et de ces pauvres efforts
Pour faire sur ce peuple régner la justice,
Il ne me reste de juste, récompense suprême,
Qu'un corps, loque misérable, succombé sous son rêve,
O quelle folie fut mienne et quelle utopie!...

Mon sort?... Celui de l'homme qui se voue
A ce peuple, qui par la folie est mené.

O sot dont l'ombre grandit comme un blâme,
Sur ce chaos, dis, peut-elle le couvrir? Non, car
Serais-tu puits de science, si nul ne te prise,
Serais-tu simple d'esprit, si nul ne s'en émeut,
Serais-tu le mal même, si nul ne s'en choque,
Serais-tu donneur de vie, si nul ne l'admire,
Quoi que tu fasses enfin, si nul ne s'en soucie,
Et si nul ne souhaite la moindre « autre chose ».

Le sort qui t'échoit est celui que tu sais,
Quand un peuple par la folie pure est mené.

Pour t'efforcer de vivre, sois de ce temps de crime,
Mêle-toi au bataillon des pillards de l'époque...
Empoche en silence ta part du butin,
T'insulterait-on, hausse les épaules,
Sois cruel, libertin, suborneur, ignare,
Ne t'égare pas comme moi sur des sentiers arides.

Si tu le faisais, eh bien, soumets-toi à ton sort,
Car ce peuple par la folie pure est mené.

Oublié à jamais le sens du devoir,
Morte l'antique vigueur de l'Islam,
Le sens de l'honneur, la bonne volonté
Noyés dans un fanatisme insondable,
Tandis que le courage dort dans sa fosse,
Auprès de ces hardis compagnons d'autrefois!
En un mot c'en est fait de toutes les vertus.
Et le sort de celui qui sert son pays,
Est funeste, ce peuple par la folie étant mené!...

POÈME

Cités, opulence, palais, villes prospères,
L'empire de l'infidèle fascina mes regards!

Puis je me tournai vers celui du Croyant,
Je n'y vis, hélas, que ruines et que décombres.

A la Sublime Porte où je fus un temps,
Des insensés ignares dénigraient Platon.

Réunions, entretiens, longues beuveries,
En vous, mon âme, cherchais la paix d'une taverne,

Mais en vain. Et toujours ma route s'entrecroisait
Avec celle du tueur que l'on nomme le monde,

Où les abattoirs ont nom « gouvernement ».
Poète, dans ta courte halte ici-bas,

Bien des tristes choses ont pu blesser ta vue,
Des folies de ce temps ne te mets pas en peine!...

MAXIMES

Qu'importe qu'il plût perles et diamants,
En choira-t-il un seul dans ta vigne,
Quand ton étoile est ce qu'elle est?

O astrologue frais émoulu,
Aveugle au puits sous ses pas,
Qui cherche à décrocher les astres!...

La pierre de touche est l'œuvre même,
Tout le reste est vain bavardage.

Fût-il sellé d'or et d'argent,
Ali Boron demeurera
Ali Boron comme par-devant.

Là où nul chanteur ne répond à tes trilles,
N'épuise ton souffle, tire révérence!...

Namik Kemal

Namik Kemal, poète, journaliste et dramaturge, est né en 1840. Sa vie fut mouvementée. Ayant perdu sa mère, il suivit son père de gouvernement en gouvernement.

Jeune homme, il eut un modeste emploi à la Sublime Porte, alors qu'il faisait partie de tous les cercles modernistes de l'époque.

Il adhère au cercle des Partisans de la monarchie constitutionnelle : « Les Jeunes Turcs ».

Exilé à cause d'un article qui alarme le gouvernement (exil doré il est vrai, puisqu'il est nommé sous-gouverneur à Erzouroum) il quitte cette province de l'est de l'Anatolie pour Londres, où il retrouve d'autres jeunes exilés turcs. De Londres, il passe à Paris, qu'il ne quitte qu'en 1870.

A peine rentré, il fait paraître un journal, Leçon *ou* Exemple.

Il s'adonne au théâtre et donne quelques pièces de circonstance.

Le gouvernement, alarmé de nouveau, l'exile à Chypre où on l'incarcère au fort de Farmagosse.

Rentré à Istanbul après la chute d'Abdulâziz, il s'insurge bientôt contre la tyrannie de son successeur Abdulhamid II. On l'exile de nouveau, exil doré cette fois encore, puisqu'il gouverne les petites îles riveraines de l'Égée. Il meurt dans l'une d'elles : Sakîz.

Sa vie, c'est celle de la jeunesse éclairée de cette époque : lutte, exil, renoncement.

Il introduisit la notion de nation et de patrie dans la poésie turque, et comme tous les jeunes poètes de sa génération c'est la liberté, l'indépendance, l'orgueil, le courage qu'il chante.

HYMNE A LA LIBERTÉ

Ayant jaugé ce temps, en vertu indigent,
Nous nous sommes démis de toutes nos fonctions.

Sans renoncer du peuple opprimé toutefois
En homme de cœur d'embrasser la défense.

Car ce peuple qu'on bafoue est cher à nos yeux
Tel un pur diamant que recouvre la fange.

Seul le lâche gambille autour de l'oppresseur
Comme la meute autour du chasseur sans merci.

O peuple pourquoi attacher tant de prix
A ce dépôt précaire qui t'est commis, la vie?

La volonté d'un seul peut faire des miracles,
Et, tenace, le juste peut faire trembler le monde.

Non, cet état de choses ne peut durer, sois sûr,
Et le sort nous réserve des jours bien meilleurs.

Souvenons toujours que nous sommes de la souche
D'Osman, dont on taille les héros des légendes.

Et que nous sommes ce peuple, à la haute sagesse,
Qui partant d'une tribu fonda l'immense empire.

Que nous sommes ces preux féconds en vertus
Qui préférons la tombe à l'ignominie.

Dans ce corps à corps pour la liberté,
Vaincus, nous pouvons l'être, mais reculer?... Jamais!

Et le nœud fatal du bourreau nous est
Préférable au carcan de la servitude.

Nos malheurs nous serviront de récompenses
Plus précieuses à nos cœurs que toutes les distinctions!

O patrie, ô amante ondoyante, frivole,
Tes amants fidèles soupirent dans l'exil.

Et toi, cruel, qui crois soumettre tout un peuple,
La flamme de la vertu fera fondre ton glaive.

Car notre feu ressemble à un roc en diamant,
Nulle pression ne peut en cendres le réduire.

Liberté, quel est donc ton envoûtement,
Pour que nous, révoltés, te soyons si soumis?

Non, ne voile ta face au regard des humains,
Toi seule nous insuffles la force nécessaire.

O espérance, ô toi compagne éprouvée,
Consolatrice des peines, ô toi espérance,

C'est de toi que dépendent tous les « à venir »,
Que le ciel te conserve, intacte, pour toujours.

Superbe lion blessé, c'est assez de sommeil,
Ton beau domaine, le laisses-tu à cette meute en rage?

Note : Nous rappelons au lecteur que, dans le vers métrique traditionnel, un couple de vers forme en général cycle fermé. De là les coq-à-l'âne apparents de ce poème.

Abdulhak Hâmid

XIX^e-XX^e SIÈCLE

Abdulhak Hâmid, prince des poètes, dramaturge, est né à Istanbul en 1852. Il fit ses premières études en français, puis fréquenta le lycée américain sur le Bosphore. Comme tous les poètes de cette époque, il mena une vie nomade, mais il la vécut en gentilhomme et non en hors-la-loi ! A l'âge de douze ans il accompagna son père, nommé ambassadeur en Iran. Il choisit plus tard lui-même la carrière diplomatique, séjourna longtemps en Europe, puis partit pour les Indes avec sa jeune épouse malade. Après la mort de celle-ci, on le revit, errant çà et là en Europe. Le couronnement de sa carrière diplomatique fut son poste de ministre à Bruxelles. Entré au Parlement en 1928, il mourut à Paris, après une brève maladie.

Son théâtre, traitant de sujets historiques, exaltant la vertu et le courage, est en vers. On y sent l'empreinte des classiques français.

TOMBEAU

Ce cœur gonflé de pleurs, de plaintes,
C'est tout ce qui me reste hélas,
D'elle si vivante, qui en un clin d'œil
Est retournée à l'éternel.
C'est plutôt moi qui ne suis plus,
Elle, elle gît sous ce tas de pierres.
Joie de ma vie, cette tombe là-bas,
Serait-ce ton seul souvenir?...

III

Où la chercher? Où la trouver?
Qui peut m'éclairer, je ne sais,
Seigneur, toi seul peux me le dire,
Pourquoi ce malheur fut mon lot.
D'aucuns me conseillent d'oublier
Cette image familière; « elle a
Choisi sa route », me disent-ils;
Mais ni mes sens ni mon cœur ne peuvent
Admettre cette terrible aventure.

Bien-aimée, déchire ton suaire,
Reprends ta place à mes côtés,
Romps, romps ce silence obstiné :
Il est des paroles dont j'ai soif.
Viens t'épanouir comme la rose,
Viens pour panser ma blessure,
Reviens pour être ma joie de vivre.

Seigneur, assez, assez de nuit,
Je veux que tu l'étoiles tant
Que je puisse, ainsi éclairé,
Voir sous quelle forme elle revit...
Assez de cette nostalgie, car
Mon âme hèle sa présence,
Et je veux percer ce mystère,
Alors que les flambeaux s'endeuillent.

Tevfik Fikret

Tevfik Fikret (1867-1915) est né à Istanbul. Il fit ses études à la fameuse institution « Lycée Galatasaray », alors lycée impérial, où la majeure partie de l'enseignement se faisait en français. Il collabora, comme ses condisciples, à la revue littéraire Trésor de la science.

Vers la fin de sa vie, il revint comme proviseur au foyer de ses jeunes années. Après avoir démissionné, il se consacra entièrement à la poésie, en sa demeure sur le Bosphore.

D'un grand caractère, d'un grand courage, d'une grande sobriété, il incarne une génération de luttes contre la tyrannie.

Tevfik Fikret, dont le talent peut se discuter, est un grand novateur et pour le fond et pour la forme de la poésie turque.

Il épure la langue : ses poèmes adressés à son fils sont écrits dans la langue d'aujourd'hui.

Il enrichit les genres : la fable fait son introduction dans la poésie turque.

Il pratique dans ses vers le dialogue.

Il introduit dans la poésie turque des sujets à caractère social.

Il est le créateur en notre langue du vrai dithyrambe.

Ses œuvres : Lyre brisée; Les Cahiers de Halûk *(son fils)*; Réponse de la Lyre brisée; Histoire ancienne.

ISTANBUL SOUS LA BRUME

Nuit de blancheur épaisse, une fois de plus la brume
Envahit l'horizon. Sous son poids croissant
De minute en minute, le paysage s'estompe

Et meurt sous cette masse floconneuse, aveugle.
Et le passant frissonne, sentant son impuissance
A sonder de cette masse l'épaisseur oppressante.

O ville, arène sanglante, ce voile opaque convient
A ravir à ta face, ô sanglante arène...
Car de ton propre front de lumière et de gloire,
Bourreau, tu l'as ceint du bandeau du crime.
Vieille reine de l'Orient, si jalousée de tous,
Dont le sein lascif abrita sans frémir
Et sans dégoût aucun, de hideuses amours,
Étalée nonchalante, à moitié assoupie,
O Byzance abjecte, ô charmeuse insensée,
O toi vierge encore après mille épousailles,
Restée si éclatante jusqu'à ce jour et qu'on
Ne peut contempler qu'envoûté, qu'ébloui!
Saphirs jumeaux, tes yeux sont doux à l'âme,
De cette douceur des femmes chues, mais si bas,
Qu'elles sont insensibles à leur propres râles.
Une main maudite dut jadis asperger
D'une eau maudite tes fondements mêmes,
Car on ne trouve rien en toi qui soit pur,
Mensonges, avidités, envies s'y agglutinent.
Dis, combien de fronts hauts peut-on montrer du doigt
Parmi les milliers d'âmes se gîtant dans tes bras?

O brume, jette ton suaire dessus ces crimes, toi, ville,
Vieille catin glorieuse, dors d'un sommeil sans fin!

Pompe, gloire, parade, donjon-assassin,
Palais à meurtrières, à cachots,
Mosquées, coupoles de plomb, mausolées du rappel,
Colonnes géantes, esclaves, qui auront pour devoir
De conter le passé aux temps à venir.
Créneaux, dents pourries, rongées, mangées,
Voûtes, lieux sacrés, minarets,
Qui portez en vous si précieuses vérités,
Médressés, tribunaux aux plafonds écrasants,
Bataillons de gueux résignés dont le gîte
Est l'ombre des cyprès noirs de la mort,

Stèles qui portez gravé : « Paix aux trépassés »...
(Pourtant ceux qui gisent là dans le silence
Ont été cause sur terre de tant de vacarme!...),
Vieilles ruelles, où poussière et boue s'embrouillent,
Maisons branlantes, dont chaque lézarde a son mot à dire,
Repaires de vagabonds, aux toits sombres, taudis
Désertés, en symbole de deuil, cheminées,
Abris pour cigognes ou quelque autre ailé,
Comme boudant leur propre douleur et dont,
Depuis des années, nulle fumée ne monte;
Bouches cousues avalant les pires couleuvres
Sous la pression implacable de la faim,
Et toi, vile résignation, pur simulacre d'ailleurs,
Qui à l'homme possédant tous les biens d'ici-bas,
Apprends à se croiser les bras et à attendre
Qu'il lui pleuve du ciel faveurs continues...

Hurlement des meutes, clameurs de haine poussées
Contre les parvenus ingrats, jacasseurs,
Larmes vaines et rire de fiel rempli,
Dureté sur les faces que fait naître la faim,
Et l'honneur, l'honneur, qui n'est plus que légende...
Bassesse rampante conduisant droit à la gloire,
Terreur armée, à qui est due chaque plainte
Qu'exhale la veuve, qu'exhale l'orphelin,
Équité?... Histoire à dormir debout, qui ne vous laisse
Que la liberté de reprendre le souffle,
Promesses non tenues, mensonges sans fin,
Justice malmenée aux portes des tribunaux,
Aveuglée par une crainte absurde des oreilles
Qui vont jusqu'à violer des consciences le seuil,
Bouches qu'on bâillonne, parce qu'on a peur d'entendre,
Nation qui peine, qu'on hait, qu'on méprise,
Épée et plume, condamnées politiques jumelles,
Vertu, délicatesse, oubliées à jamais,
Serf au front courbé, beau mais méprisable,
Glorieuse nation dont le riche et le pauvre
Ploient sous un fardeau unique : la terreur,
Mères angoissées, époux se haïssant l'un l'autre,
Gosses abandonnés... O pour vous mon cœur saigne...

Assez... Brume, jette ton suaire dessus ces crimes, toi, ville,
Vieille catin glorieuse, dors d'un sommeil sans fin!

A UNE SECONDE PRÈS

Fracas, fumée, et de ce piteux cortège
(Qu'on eût dit de noce avecque ses badauds),
Déchiqueté par une main brutale, saccageuse,
Crânes, membres, os furent crachés aux cieux.

O complot salutaire, ô fumée vengeresse,
Toi, qui t'a ourdi? Toi, quelle est ta source?
Et cette main-fantôme qui sema la terreur,
A tant d'yeux à l'affût comment s'est-elle soustraite?

Cette haine qui chez les peuples éperonne
Les forces de combat pour leur affranchissement
Que mon âme décèle sous ce grondement
Et qui font chavirer et orgueils et couronnes...

Honneur à toi tireur, dont le trait manqua
De si près sa cible... Car les foules somnolentes
Dans la poussière des traditions mortes,
Les voilà qui tressaillent à ton rappel.

O temps, eusses-tu suspendu ta marche ne fût-ce
Qu'un instant, ou celui qui porte la couronne,
Ce qui semble massacre avec tous ces gisants
Eût été épopée pour les siècles futurs.

Mais destin, vieil adversaire des souffrants,
Allié naturel des oppresseurs, reniant
La justice, prit cette affaire en main,
En un souffle éteignit la flamme de l'espoir.

Aveugle comme toujours, il ajoute aux chroniques
Une page dont le cruel tire gloire déjà,
Le tyran est sauf... C'est juste qu'il se venge,
Mais que l'abjecte histoire sache ceci au moins :

Ce bourreau, qui des larmes du peuple se joue,
Il la doit, cette jouissance... aux fractions d'une seconde[1]!

VERS 95...[2]

Jours sombres, où les serments sur lesquels
Repose l'espoir d'un peuple, gisent foulés aux pieds,
Une fois de plus, au nom de l'ordre, devise
Usée jusqu'à la corde... Grâce à elle de hauts fronts
Roulèrent dans la poussière, justice fut violée.

Tant de fois... Tant de larmes, de plaintes, de malheurs,
Tant de vœux, de combats, de soumissions aussi,
Roulant pêle-mêle comme les eaux d'un torrent
Auraient donc été vains, depuis trente-trois ans?
Que l'histoire à la plume d'or note ce regret!

Sombres jours qui passèrent comme un rêve, repassez,
Revenez, revenez, charriant votre géhenne,
Passé noir, boudeur, nous te voulons revivre,
O que de vaines années noyées dans la douleur
Dont nous n'avons tiré ni profit ni leçon.

L'histoire?... Ne se peut bâtir sur le sable,
L'an 95?... Monument historique
Construit à l'ombre d'un trône, où perche
Un sombre hibou qui fuit la lumière,
Craintif, rusé, inquiet, nuisible, mauvais...

1. D'une seconde de retard : il s'agit ici d'un attentat contre le sultan Abdulhâmid II qui échoua à cause d'un léger retard du monarque qui se rendait à la mosquée.
2. 1895.

Oh, nul ne risque d'oublier ce temps
De querelles entre ceux qui partagent le butin,
Où l'intégrité recule devant l'abus,
Où tout se termine sur l'air et la chanson :
« Vive la nation, messieurs, chapeaux bas ».

Est-ce vivre? Le peut-on, à ce point affamé de justice,
Quand des coups brutaux pleuvent sur le peuple,
Vivre?... Quand ceux qui sont là par sa volonté
Subissent mille outrages, alors qu'on les dénigre,
Alors qu'on les menace... Vivre?... Le peut-on?

Droit? Justice? Allons donc, c'est bon pour les contes...
Et nos pires ennemis sont parmi nous... O toi,
Liberté glorieuse, ô toi, justice, laquelle
De vous deux est l'ennemie mortelle? Dites, car
Nous vous avons déjà achevées comme telles!

Nous vous avons remplacées, ô deuil, par la volonté
D'un seul, par son caprice, par son orgueil.
Nous voilà revenus de trente-trois ans en arrière [1],
Dommage d'en être là... Dommage vraiment
De permettre que règne l'arbitraire, la folie.

O dérision pour toute la nation
Que l'acte anéantissant tout droit, tout principe...
Ceux qui tiennent pour sacrées certaines notions
Comme l'équité, l'amour de la patrie,
Combien vont-ils le maudire et mépriser.

Nuques qui vous courbez devant lui, tomberez,
Mains qui l'applaudissez, serez brisées un jour [2].

1. A la monarchie absolue.
2. Le sultan Abdulhâmid II venant de dissoudre le Parlement, l'indignation du poète éclate.

Djenab Chehabettin

XIX^e-XX^e SIÈCLE

Djenab Chehabettin (1870-1934), poète et journaliste, est né en Thrace. Il fit ses études à Istanbul. Très jeune, il fait publier ses poèmes dans des revues. Il a la chance de partir pour Paris, achever ses études.

Vers la fin de sa vie, il opte pour la prose.

Ses poèmes portent fortement l'empreinte des poètes français de la génération qui le précède.

Le genre épique et l'esprit satirique lui sont étrangers. Il revient à la sentimentalité traditionnelle.

POUR TOI

Ta joie volette autour de ma tristesse,
Mon cœur à ton approche se sent pousser des ailes.
Même mon crépuscule s'allume à ton soleil,
Tes yeux à mes nuits apportent la blondeur.

Je reviens au feu de ma vingtième année
Quand ta main se promène légère sur mes cheveux,
Je les hume, senteur qui monte de la rose,
Et tes paumes me versent la tiédeur de l'été.

Le printemps oublié s'éveille en mon cœur,
Quand sur la route paraît ta dansante jeunesse,

Distraite dans l'ombre, et des baisers semés
A toutes les lèvres roses s'accumulent sur mes lèvres.

A ta fenêtre ouverte, je te contemple, ô lys,
En mon arrière-saison que de roses fleurissent,
Dans un univers jeune mes rêves rajeunissent,
Et de ma tête blanchie des années s'enfuient!

Mehmed Akif

Mehmed Akif, auteur de l'hymne national turc, est né à Istanbul en 1873. Il connaissait à fond l'arabe, le persan et le français.
Il a usé du vers métrique à l'époque où le vers syllabique était en honneur. Son œuvre est empreinte d'un profond mysticisme et d'un patriotisme ardent. Il mourut en 1936.
Composée de sept volumes, son œuvre s'intitule Phases.

HYMNE NATIONAL [1]

Si de la patrie la dernière fumée
Du dernier foyer cessait de s'échapper,
Alors seulement cet étendard pourpré,
Tu ne le verrais plus flotter à l'horizon.

Et l'étoile qu'il porte en son cœur de sang
A jeter son vif éclat continuera,
Puisque c'est mon étoile à moi, à ma nation,
Nul œil étranger ne me la peut ternir.

O croissant adoré, quitte cet air chagrin,
Souris à cette race de preux, sans colère,

1. Les strophes les plus virulentes de l'hymne national.

Pour que le sang versé pour toi soit béni, car
Mon peuple réclame son rang parmi les peuples libres.

Je suis de ce peuple, libre depuis toujours,
Et je défie la loi qui me condamne aux fers,
Torrent impétueux, débordant mon lit,
Je fais crouler les monts, j'inonde les gouffres.

Ce sol que tu foules, foule-le avec tendresse,
Songe à ceux qui dessous dorment sans suaire,
Fils de tant de preux, honore tes aïeux,
T'offrirait-on un monde en échange de ce ciel,

Ton pays, détourne la tête et offre ta vie!
De chaque poignée du sol gicle le sang des héros,
Et même si Dieu t'arrachait et amour et vie,
Implore-le de ne pas t'arracher de ta patrie.

A CEUX QUI SONT TOMBÉS A TCHANAKKALE[1]

Toi qui pour cette terre sur la terre es tombé,
Que l'âme des ancêtres se penche sur ton front,
Quelle tombe assez vaste bercerait ton sommeil,
Quelle vaste épopée suffirait à ta gloire.
La pierre de ta tombe fût-elle Temple saint
Où fût gravé l'hommage que j'ai rêvé pour toi,
Et prenant le firmament immense pour suaire,
En eussé-je couvert ton cercueil d'étoiles,
Ton sommeil fût-il couronné de nuages
Au candélabre aux sept lumières de la Pléiade,
Et mort, baigné de sang sous cette pâle lumière,
Le clair de lune fût-il à ton chevet posé
Afin de te veiller, sentinelle nocturne,
Puis au jour l'aurore le vînt-elle réveiller,
Puis, eussé-je sur tes plaies posé le crépuscule,
Que je n'aurais encore honoré ta mémoire.

1. Les Dardanelles.

Yahya Kemal

Yahya Kemal est né en 1884 à Uskup. Sa jeunesse, il la vécut à Paris. Ses poèmes portent la marque de ce séjour. Il fréquenta l'École des Sciences Politiques.

Très apprécié des milieux officiels, il fut nommé ambassadeur à Varsovie, en 1929, et plus tard en Espagne et au Pakistan. Il abandonna de son plein gré la carrière diplomatique pour faire une courte apparition au Parlement puis pour s'adonner entièrement à la poésie.

Yahya Kemal est l'un des maîtres du vers traditionnel métrique qu'il manie avec une aisance incomparable.

Amoureux du passé de son pays, il le chante mieux que quiconque.

De son vivant, il négligea de publier ses poèmes sous forme de recueil. La postérité s'est empressée de le faire.

AU JANISSAIRE

A l'assaut des murailles d'Istanbul

Pour l'amour de l'épée d'Ali et pour
Le Vœu auguste, frappe mon vaillant [1].

Pour l'amour du maître qui au firmament
Tient figées les étoiles, frappe mon vaillant.

1. Ali, gendre du prophète, connu pour sa bravoure. Vœu du prophète concernant la conquête de Byzance.

Pour ouvrir cette plaie [1], messagère
De la conquête du juste, frappe mon vaillant.

Pour l'amour de ce preux unique qui vient graver
Le croissant sur la croix, frappe mon vaillant.

Bandeaux, chefs, Grecs, Francs, tous courbez-vous
Devant notre lame, en qui flamboie le destin.

Pour que soudain s'effondrent ces murailles,
Devant tes assauts, frappe mon vaillant.

ÉPITAPHE

Nous, mille cavaliers, joyeux comme enfants au combat,
Mille, avons ce jour vaincu l'armée géante.
Le chef au casque d'argent clama : « En avant »,
Par un jour de soleil nous franchîmes Tuna.
Nos sept colonnes foncèrent comme l'éclair,
Foulant le même chemin que jadis nos aïeux,
Prompts comme l'éclair sur nos chevaux ailés,
Nous nous sommes retrouvés tous sur les nuées.
Pour nous dans le pourpre des roses du paradis,
Le souvenir des batailles sanglantes revit.
Nous, mille cavaliers, joyeux comme enfants au combat,
Mille, avons ce jour vaincu l'armée géante.

1. Lézarde aux murailles de Byzance.

LA FLÈCHE [1]

Donc, devant le sultan Yavuz Selim Khan,
Le vieux et dextre archer Béktache Subachi,
Dessus le tertre haut a posé la pierre,
En ce plus faste jour du khan glorieux.
Et tout ce que l'empire avait lors d'auguste,
Sous le soleil d'avril prit part au tournoi.
D'aucuns baisèrent l'arc, d'autres le tendirent,
Il fallut trois tirs au plus fier guerrier.
Or, Béktache Subachi s'est mis à genoux,
Comme il bandait son arc de ses doigts tremblants,
Une lourde angoisse pesa sur la foule,
Mais la flèche s'en fut droit au cœur de la cible.
Le sultan dit : « Vieillard, c'est un coup de maître,
Et tu passes d'ailleurs pour tel en l'empire,
Sorcellerie y est dans cette réussite,
Cette flèche magique où donc l'as-tu trouvée? »
Le vieux porta sa main dessus sa poitrine,
« Au siège d'Istanbul, au combat, Seigneur,
Je l'ai reçue ici cette flèche d'or,
Je l'en ai retirée et gardée pour ce jour. »

A LA MANIÈRE DE... [2]

Pour fêter nos amours à peine écloses,
De mes baisers j'ai ganté ton pied menu,
A Sâdâbâd, en la royale roseraie,
Convié la lune à la feste préparée.

1. Le seul poème de Yahya Kemal en vers syllabiques.
2. A la manière de Nedim, poète précieux du XVIII[e] siècle, que Yahya Kemal admirait fort.

Pour que destin ait loisir d'admirer
La rieuse, une coupe à la main, écarlate,
Ainsi qu'une rose, et cheveux espandus,
A l'heure où le rossignol chantait sa détresse,
J'ai convié la lune à la feste préparée.

Ainsi désabusée des plaisirs de ce monde,
Poète, j'animai une époque défunte,
Et pour ravir au sort un instant de plaisir,
Ai convié la lune à la feste préparée.

Ahmed Hachim

Ahmed Hachim (1885-1933) est né à Bagdad. Son talent poétique se révéla de très bonne heure : lycéen, il écrivait déjà dans les revues littéraires.

Il a subi l'influence des parnassiens et de symbolistes mineurs.

Ahmed Hachim est comme Yahya Kemal, l'un des derniers maîtres du vers métrique.

Œuvres : Les Heures du lac ; La Coupe. *Il a publié un journal de voyage :* Voyage à Francfort.

CIGOGNES A LA LUNE

Envoûtées de lune au bord de l'étang,
Les cigognes rangées se tiennent méditant.

Le ciel est pareil à un lac ce soir,
Hanté par ces lucioles, les étoiles.

Qui donc chassera sur l'onde azurée
Ces frêles créatures aux ailes de lumière?

Les cigognes immobiles, envoûtées de lune,
Contemplent ces mystères et semblent méditer.

PROLOGUE

Cette coupe rosée (tu pourrais t'y méprendre)
N'est rose ni tulipe mais est pleine de feu,
N'y porte pas la main...

Le poète, jadis, y trempa ses lèvres,
Et c'est là l'élixir qui rendit Mecnun,
A sa renommée pareil...

Qui s'en est abreuvé lentement se consume,
Et c'est depuis lors que chaque goutte d'amour
Est pleine de soupirs.

Cette coupe rosée, cette coupe de feu,
N'y porte pas la main.

LES MARCHES

Et très lentement tu graviras ces marches,
En traînant à tes pieds des feuilles de soleil,
Puis, le visage en pleurs, contempleras les cieux.

Sur l'onde et ton visage il neige des pâleurs,
Vois l'horizon s'enflamme et c'est la fin du jour,
Des roses de sang s'inclinent épuisées,
Des rossignols de feu veillent sur les rameaux.
L'onde est-elle de feu? Est-ce marbre ou bronze?
Le langage muet des choses nous pénètre,
Vois l'horizon s'enflamme et c'est la fin du jour.

LE VERS SYLLABIQUE

Le vers syllabique n'eut qu'une brève existence dans la poésie turque. Ce fut une sorte de transition entre le vers métrique et le vers libre.

Ce fut aussi une réaction contre les influences étrangères traditionnelles. Les poètes qui usèrent du vers syllabique contribuèrent grandement à épurer la langue des locutions arabes et persanes.

Mehmed Emin

Mehmed Emin Yourdakoul (1869-1944), d'origine paysanne, est né à Istanbul. C'est un autodidacte.

Il a voulu épurer la langue turque et son œuvre prouve qu'il a réussi dans son entreprise.

Œuvre : Poèmes en turc pur.

TREMBLEZ, CRUELS

Certes, vous pouvez rendre muettes nos lyres,
Interdire les écrits qui peuvent redresser les courages,
Et pour parachever votre œuvre barbare,
Fermer toutes les écoles, détruire tous les corans.

Pensez-vous obscurcir de l'esprit les lumières
Pour vous livrer dans l'ombre à des pratiques infâmes?
Cessez de vous leurrer, bourreaux inhumains,
Car un peuple entier révolté se soulève.

Oui ce peuple en haillons, malheureux, sans foyer,
Ce peuple qui, muet, a tant mais tant souffert,
Ce peuple qui sous vos serres vivait accablé,
Ce peuple pour qui la vie n'est qu'un enfer,

Il n'a pu soutenir cet excès de misère,
Nul ne se dit esclave de par le droit divin,
Et un jour, l'opprimé a la victoire,
Et les fauves sont broyés sous sa poigne de fer.

Aux yeux du Seigneur tous les hommes sont égaux,
Et ceux que l'on torture brisent un jour leurs chaînes,
L'esprit le plus obtus, révolté, est lumière,
Et ce sont les tyrans qui montrent le chemin.

Et sur ce sol, où vos fureurs font rage,
Un peuple a appris comment on se délivre,
Car les cris, les plaintes, les râles des victimes,
Ont tracé des poèmes de révolte et de sang!

Riza Tevfik

XX^e SIÈCLE

Riza Tevfik (1878-1950), poète et philosophe, est né à Edirne (Andrinople). Banni à cause de ses convictions politiques, il vécut longtemps en Irak.

Il ne put rentrer à Istanbul qu'après dix années d'exil. Il fut l'un des pionniers et le maître incontesté du vers libre. Il usa du vers traditionnel métrique dans certains de ses poèmes.

Il a fortement subi l'influence des symbolistes français. Il écrivit certains de ses poèmes en français.

Ses œuvres :

En prose : Abdulhakhâmid et sa philosophie; Dictionnaire philosophique.

En vers : Ce Maelstrôm, ma vie...

TEMPLE ABANDONNÉ

J'ai prosterné mon front sur le seuil de ta porte,
Les ronces l'avaient envahie tout autour,
J'ai vu des signes bizarres sur l'autel sacré,
Vestiges je ne sais de quel âge d'or.

De maints crépuscules l'adieu languissant
A obscurci l'autel à jamais déserté,
La sombre infortune d'un peuple innocent
A marqué de son ombre le dôme écroulé.

III

A l'époque bienheureuse de l'Islam, jadis,
Tes jets d'eau laissaient sourdre la source de la vie,
Maintenant dans le frêle ombrage de tes branches,
Les oiseaux enivrés sont plus près de la mort.

Tes préceptes, source de la sagesse même,
Seront toujours pour nous le guide le plus sûr,
Même si dans tes ruines, reflet du paradis,
Nul accent de ferveur ne montait plus jamais.

Poète, courbe le front, et qu'à tes accents
Les impassibles rocs s'attendrissent et répondent,
A mon récit, ami, laisse couler tes pleurs,
Ce glorieux autrefois n'est-il plus que légende!...

SPLEEN

Un soir, j'errais solitaire dans les prés...
Les lieux semblaient pleins d'invisibles présences...
J'étais fasciné par ce tableau étrange,
Nimbé du mystère de la pure beauté.

Lorsque j'avançais, tout marchait alentour,
Et l'ombre s'allongeait derrière les arbres,
La nature entière semblait m'observer
Et l'univers joyeux de me porter en lui.

Depuis l'éternité une fraîche rivière
De sa voix murmurante berçait ces lieux déserts,
Les bois m'ont révélé aussi leur mystère,
Ma jeunesse semblait en eux ensevelie.

Les branches des sapins projetant leur délire,
Les prés, ciel étoilé, déroulés à mes pieds,
Les fleurs épanouies comme autant de mystère,
Tout paraissait magique à mon œil enchanté.

C'était l'heure des amours, le rossignol chantait,
Un rire fusait joyeux du fond de la forêt,
Les fleurs se tendaient en quête de baisers,
J'ai cru que l'univers était ivre d'amour.

Le soir était pareil à un soir d'automne,
Le sol et les nuages et les feuilles étaient roux,
Les cyprès s'allongeaient plus mornes que jamais,
Et les rochers pensifs étaient tristes aussi.

Un feu de nostalgie embrasait l'horizon,
Chaque couple d'oiseaux s'était rejoint au nid,
Et je l'ai cru blessé, languide et chancelant,
Ce soleil affaibli, appuyé sur les monts.

J'ai bu l'élixir que versait le soleil,
Et me suis enivré d'indicibles délices,
Quand je vis le couchant de rouge se teinter,
J'ai cru les destins blessés comme moi.

L'onde était de vermeil et les monts d'améthyste,
Une nymphe veillait sur les eaux endormies,
Quand l'astre de la nuit se pencha sur son front,
Je le crus amoureux de ses prunelles vertes.

Les tulipes fleurissaient les bords des étangs,
Et des cercles de feu miroitaient sur les eaux,
Des appels indistincts, s'entrecroisaient au loin,
Je crus qu'une gazelle s'était pâmée d'amour.

La nature entière aspirait la couleur
Des lèvres pâlissantes du jour qui se mourait,
J'ai cru que la nature de rose s'inondait,
Tant le clair de lune semblait couleur de rose.

A TIRE-D'AILE

Vers mon berceau natal partez à tire-d'aile,
La jacinthe violette y jonche les collines,
Un frais ruisseau serpente au sein de la forêt,
Dans les ronces blottie, fleurit la rose d'or.

L'eau traîne nonchalante, un peu lasse peut-être,
La lune y luit un brin, mélancolique et pâle,
Épouse délaissée et pleine de langueur,
Un nuage de tulle voile les monts altiers...

C'est là que j'ai vécu de radieuses journées
(Ces souvenirs en moi se rappellent plaintifs),
Et lorsque je me conte l'histoire de ma vie,
Le rossignol d'antan chante au fond de mon cœur.

Volez, quittez ces lieux sans vie et sans chaleur,
L'eau limpide, l'air pur ne sont de ce pays.
Mes cris douloureux n'ont même pas d'échos,
Sous la cendre de ces ruines nul feu ne couve.

Poète, tu te plonges en un morne chagrin,
Tes souffrances d'amour n'auront jamais de fin,
Car tu portes en toi, sans cesse agitée,
Sans cesse bouillonnante, une mer infinie.

VIENS PLUS PRÈS...

Une étrange tristesse m'envahit ce soir,
Que tes doux entretiens évoquent le passé,

Il me reste peu à vivre, bannissons la souffrance,
Fais refleurir mon cœur, ô combien lassé.

J'ai été jeune, heureux, mais qui le pourrait croire,
Et je t'avais élue entre toutes les belles,
Viens, ô toi dont la grâce règne sur mon cœur,
Ranimer aujourd'hui ce beau monde défunt.

Viens, pose sur mon cœur ton front si pur,
Contemple avec moi la lune nostalgique,
Viens, resplendissante de joie et de lumière,
Que je m'abreuve encore de tout mon univers.

Ziya Geukalp

Ziya Geukalp (1876-1924), poète et penseur, est né en 1876. Il était de Diyarbakir, province de l'Est, et appartenait à une nouvelle classe autodidacte. Il vint à Istanbul, et, seul, y apprit le français. Pas de carrière diplomatique, pas de voyages, pas de séjour à l'étranger, comme ses illustres contemporains. Il se mêla aux agitations politiques puis rentra dans sa province natale, rassemblant autour de lui une pléiade de jeunes gens qui subirent fortement l'influence de son nationalisme historique et esthétique, épuré de tout romantisme.

Alors qu'il recommande l'emploi du parler populaire; sa langue est étonnamment pure.

Ses œuvres : L'Histoire de la civilisation turque; Les trois Principes du turquisme; La Pomme rouge; La Lumière d'or; Lettres maltaises.

LUI

Sa vie? Mais c'était une glorieuse épopée,
Ses poèmes? Il en était lui-même le plus beau.
Son cœur? Un torrent. Sa pensée?... Une lumière,
Son amante?... Simplement, simplement la patrie.

S'il n'eût été que brave ou qu'orateur puissant,
S'il n'eût été qu'un cœur qui vibrait pour nous tous,
S'il n'eût été qu'un homme, je ne l'aurais pleuré,
Mais c'était la foi même, cabrée, de la nation.

Orhan Seyfi Orhon

Orhan Seyfi Orhon est né à Istanbul en 1890. Il étudia le droit et se lança dans le journalisme. Il préconisa l'usage du turc pur et du vers syllabique.

Ses œuvres :

Vers : Les voix intérieures; Tempêtes et neiges; Poèmes.

Il est l'auteur d'un roman : L'Homme-Enfant, *publié récemment et qui a été traduit en français.*

Sénateur à la Grande Assemblée, il poursuit, à soixante-dix-huit ans, sa carrière de pamphlétaire.

REGRETS...

Quelle tristesse de voir à l'automne de la vie,
Que toute notre jeunesse s'est prodiguée en vain...
A présent me voilà feuille desséchée
Et tordue, tenant à ma branche à peine.

Les sursauts de mon âme n'ont plus de vigueur,
Aucune douce langueur n'envahit mon cœur,
Aucun astre, hélas, n'enlumine ma vie,
Je suis environné de ténèbres et de nuit.

Une tristesse pèse, infinie, sur mon âme,
L'espérance est bien morte et la passion éteinte,
Je ne suis plus rien, je ne sais plus rien,
Et traîne déjà mort une vie inutile.

Faruk Nafiz

Faruk Nafiz Çamlibel est né à Istanbul en 1898. Il voulut tout d'abord étudier la médecine, mais il y renonça pour se consacrer entièrement à la poésie.

Ses vers constituent une étape dans la poésie turque. Il manie avec aisance le vers métrique, mais c'est avec lui que le vers syllabique atteint sa forme parfaite.

Ses œuvres :

Vers : La Source du Berger; Ainsi passa la Vie; Cercles sur l'eau *(vers métriques).*

Théâtre : Le Monstre; *(en vers)* L'Attaque; La Mère patrie; Le Héros.

Scénario : L'Aigle du plateau.

LA SOURCE DU BERGER [1]

Des profondeurs montent les murmures des sources,
De très loin murmure la source du berger.
Prés qui entendez le langage de l'onde,
Que conte à la colline la source du berger?

Quand Ferhad s'en alla, se sentant fou d'amour,
Rien ne put l'arrêter dans sa course sans fin,

1. Les noms cités dans ce poème sont ceux des couples amoureux entrés dans la légende et par l'ardeur de leur passion et par leur fin malheureuse.

Les montagnes se fendirent par sa fougue heurtées,
Et la source du berger jaillit alors soudain.

Pour noyer son amour et pour noyer sa peine,
Il ciselait le marbre et il perçait le roc,
Combien de voyageurs à la lèvre altérée,
Puisèrent dans ta fraîcheur, ô source du berger.

Elle conduisit les pas du volage Asli,
A la lyre de Krem son écho retentit,
Elle abreuva de pleurs les paupières taries,
Et la source du berger poursuivit son chemin.

Leylâ l'ayant trahi, son amant en est mort,
Nul n'erre à présent, altéré, sur ces monts,
Et la source du berger erre de pré en pré,
Pour retrouver la fleur par la flamme empourprée.

Les larmes des amants sont taries à jamais,
Les amours d'antan ne sont plus que légende,
C'est en vain qu'elle appelle, en vain qu'elle se lamente,
Et de-ci et de-là, la source du berger.

Nécip Fazil Kisakurek

(se lit Nedjip Fazil Kisakurek)

Nécip Fazil Kisakurek, journaliste et poète, est né à Istanbul en 1909. Il fit ses études au lycée d'Istanbul, puis partit pour Paris où il fréquenta les cours de la Sorbonne.

Ame mystique, exaltée, nature pleine de contradictions, il atteint dans certains passages de son œuvre à une grande profondeur. Il manie la langue turque en jongleur et en virtuose.

Ses œuvres :

Vers : Toile d'araignée; Les pavés; Moi et l'au-delà; Lot de souffrance.

Théâtre : Créer un vivant; Le Grain; Curriculum Vitae; L'Homme sans doigts; L'Épreuve; L'Homme à la pèlerine noire.

Essais : Namik Kemal; L'Anneau de lumière; Clarté sur le hameau.

LES PAVÉS

Seul dans la rue pressant le pas,
J'avance, j'avance et là,
Où se mêlent le clair et le sombre,
Là semble me guetter une ombre.

Le ciel s'obscurcit de nuages,
La foudre menace les toits,
Seuls nous veillons dans les ténèbres,
Les routes qui s'allongent et moi.

Et ma frayeur qui croît et croît,
Qui donc m'attend à ce tournant?
Trous béants, aveugles prunelles,
Vitres noires qui m'épiez!

Oh ces pavés qui consolent,
Compagnons de ma souffrance,
Mes pas sonnent dans le silence,
Pour moi langage familier.

Je ne sais guère où je mourrai,
Je suis l'enfant de ces pavés,
Et plût au ciel que ce chemin
N'eût pas d'aurore, n'eût pas de fin.

La rue et moi allons ensemble,
Et fleuves jumeaux les réverbères,
Chiens familiers, dressez l'oreille,
Élevez-vous, arcs de pierre.

Nous, nous fuyons toute clarté,
Aux autres la nuit, à nous le jour,
De nuit je veux m'envelopper,
Fraîches ténèbres, venez, venez!

Je veux m'étendre de tout mon long,
Et rafraîchir mon front brûlant,
Et dans la magie du sommeil,
Je veux mourir sur ces pavés.

DOULEUR

Douleur m'a fait les cheveux blancs,
Et douleur a ridé mon front;
Douleur a dépouillé mon âme,
Pour la crucifier toute nue.

Puis comme à flots mon sang coulait
Et que satisfaite elle me toisait,
Alors douleur femme se fit,
Et douleur à moi s'est donnée.

ATTENTE

Nul malade n'attendit l'aube,
Nul tombeau l'adolescent,
Nul diable n'attendit péché,
Autant que je t'ai attendue.

A présent mon désir est mort,
Car l'absence t'a faite mienne,
Ton ombre hante mon cerveau :
Venir ne servirait de rien.

CHAMBRES D'HÔTEL

Dans ces chambres étroites, une pitié s'allume,
Aux lampes fumeuses, aux lampes fumeuses.

Les visages du passé se reflètent confus
Aux miroirs déteints, aux miroirs déteints.

Les vêtements traînent, pantins égorgés,
Sur les tables boiteuses, sur les tables boiteuses.

Les pantoufles glissent et content leurs secrets,
Aux longs corridors, aux longs corridors.

Le pouls des douleurs bat sur les murs nus,
Dans les trous des clous, dans les trous des clous.

Entends-tu le temps qui ronge le bois,
Là-haut au grenier, là-haut au grenier?

Plaignons ceux qui meurent tout seuls en silence,
Dans les chambres d'hôtel, dans les chambres d'hôtel.

Ahmed Muhip Dranas

Ahmed Muhip Dranas, journaliste, dramaturge, politicien et poète, est né en 1909 à Sinop. Il fut le premier à traduire Baudelaire. Ses poèmes n'ont pas encore été publiés sous forme de recueil.

LES CORBEAUX

Portant dans leurs yeux la tristesse du dernier soleil
Et croassant la prière des morts,
Un vol de corbeaux descend vers la plaine
Et c'est comme un orgue qu'on entendrait au loin.

C'est l'heure où le front las se repose sur le bras
Fatigué, et c'est l'heure où fleuves et rivières
Trouvent leur chemin vers Dieu. Le jour meurt
Les nuages semblent des croix plantées sur un sol qui flamboie.

Et croassant en chœur la prière des morts,
Et portant dans leurs yeux le spleen du soleil,
Sur nos crânes s'abat un vol de corbeaux
Venu du pays des douleurs éternelles.

SPLEEN

Je porte dans mon cœur un poignard éternel,
Et toute jarre est vide où se tendent mes mains,
Et cherchant la lumière je me heurte aux fenêtres,
Mais le soleil est noir dans un ciel de ténèbres,
Et l'ombre s'étendra sur l'infini des temps.

Toujours cette soif, que rien ne désaltère,
Toujours cette course qu'un obstacle n'arrête,
Puis l'ombre s'étendra sur l'infini des temps.

RÊVE

Les roses de ma table m'ont inspiré ce rêve,
Les rameaux bourgeonnaient, on était au printemps,
On était au printemps, dans un pays étrange,
Et, sur un cheval brun, je galopais au vent.

Un palais m'attendait : c'était un grand palais,
Avec une rivière d'argent tout autour.
Et puis des légions d'affamés défilèrent,
Et puis mes esclaves, et enfin mes armées.

Puis je vis une tente faite de laine drue,
Une hache sanglante y projeta son ombre,
La tête du héros roula comme un soleil,
Et ce que j'éprouvais n'était pas de la peur.

Un train courait, courait vers les plaines immenses,
M'emportant je ne sais en quels lieux inconnus :

Mon dernier espoir était en une colombe,
Qui fût venue vers moi des rives de la mort.

Puis je me vis enfant, tout auprès de ma mère,
Des lettres s'alignèrent soudain sur son visage,
Enfin au bord des flots me trouvai à genoux,
Le visage effleuré par la brise marine.

Cahid Sitki Taranci

Cahid Sitki Taranci est né à Dijarbakir en 1910. Il fit ses études au lycée de Galatasaray, établissement au long passé, où la moitié de l'enseignement se faisait en langue française.

Il a profondément subi l'influence de Baudelaire et des symbolistes. Sa langue est claire, son style simple, d'une simplicité qui va jusqu'au dénuement.

Il a publié deux recueils : Sérénité *et* A trente-cinq ans.

LA CHANSON QUI MONTE DES CHOSES

Entends-tu dans l'air du jardin
La chanson qui monte des choses,
Du ciel bleu, de la branche verte,
Peut-être gaie, triste peut-être!

Entends-la, mon âme, et frémis :
Les bourgeons frissonnent aux branches,
La chanson qui monte des choses,
Vaut pour moi le jour et la nuit.

PRIÈRE

Mon Dieu, je connais mes fautes,
Et je m'égare à chaque pas,
Ma main se tend vers le pommier :
J'ai pour ancêtre Adam et Ève.

Ce n'est donc pas une ou deux fois
Que j'ai péché, mais sans arrêt.
Et tu sais bien, Seigneur, que toi,
Toi seul m'es proche à moi pécheur.

Mon Dieu, ne vois-tu pas mes larmes?
C'est que je ne sais pas mentir :
Mon cœur est au grand soleil,
Et mes remords me sont enfer.

Je ne suis étoile dans la nuit,
Ni papillon dans la lumière :
C'est toi seul Seigneur qu'il me faut,
Toi aussi vrai que mes péchés.

Il faut bien qu'à toi je me plaigne,
Car nul autre n'entend ma peine :
De ces visages noyés je ne sais,
S'ils me sont amis ou ennemis.

La mer hélas est infinie,
Le flot furieux, l'esquif troué,
Oh ces montagnes et ces brumes
Où le cerf même perd son chemin!

Mes jours sans cesse sont troublés,
Mes nuits sont pires, déserts arides :
Et chaque étoile qui tombe hélas,
Se détache de ma poitrine.

Inguérissable est ma blessure,
Mes ailes à jamais brisées,
Ma jeunesse s'en est allée,
Quand je l'ai su, c'était trop tard.

Il n'est d'autre bonheur que toi,
Tout ne vit que par ton vouloir,
O mon Dieu, délivre-moi
Des ténèbres qui m'environnent.

APRÈS LA MORT

Nous avons espéré (mais quoi?) de la mort.
Enfin dans le néant le charme fut brisé,
Nous serait-il possible d'oublier cette chanson?...
Coins d'azur, rameaux fleuris, plume d'oiseau,
Nous nous étions tellement accoutumés à vivre.

Plus aucune nouvelle de ce monde si cher,
Les brises n'effleurent plus, hélas, nos fenêtres,
Et les jours nous ont abandonné aux nuits,
Nous chercherions vainement notre ombre à nos côtés,
Et dans l'eau qui s'écoule notre pâle reflet.

LE VERS LIBRE

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, pour diverses raisons, nos poètes ont négligé leur propre langue. Leur poésie a oscillé entre les influences venues du Levant et celles du Couchant : influences perses et arabes tout d'abord, puis, après 1839, influence de la France.

« Qu'espérer d'une poésie qui ne suce pas ses propres racines, qui ne vit pas sa propre vie, qui ne tient pas à créer sa propre tradition en sa propre langue? Qu'espérer d'un poète qui chaque jour ne remonte pas à ses origines, en voguant sur la nacelle d'une langue épurée? » Ces paroles du prince des poètes turcs d'aujourd'hui, Fazil Hûsnû Daglarca, condamnent dix siècles de poésie.

Il ne s'agit pas ici de la chanson populaire, qui est en quelque sorte la respiration des masses, mais de la poésie classique du Divan, du vers syllabique, et même en partie du vers libre. Car, si les vers-libristes, pour la forme, retournèrent au turc pur et usèrent du parler populaire cher à Malherbe, pour le fond, ils n'échappèrent pas à l'influence des poètes français : Verlaine, Baudelaire, Hugo, Rimbaud.

D'une manière un peu sommaire, on peut classer les poètes contemporains, tous vers-libristes, en deux groupes :

1° les aînés;

2° les mineurs.

Les aînés, dont font partie Orhan Véli, Oktay Rifat, Melin Cevdet Anday (sans compter Nazim Hikmet, le pionnier du vers libre, et Fazil Hûsnû Daglarca qui, en somme, n'appartiennent à aucune école), ont fait de leur poésie une poésie de combat, négligeant la première en faveur du second. Peut-être furent-ils obligés

de combattre, parce que le vers libre rencontrait dans les milieux intellectuels et artistiques, accoutumés aux moules arabes et aux vers classiques, une résistance difficile à vaincre.

Vint un temps où le combat seul importa, au détriment de la poésie même, mais les aînés avaient introduit dans leurs vers des thèmes nouveaux, sociaux et humoristiques. Dans cette poésie, « ils avaient appris aux poètes à croquer des pommes ». Ce renouveau toutefois, restait superficiel, le grand handicap étant la langue turque en train de se transformer et cherchant péniblement ses sources. Cette langue, qui se recréait lentement, ne trouvait pas assez d'écho chez le lecteur.

Les mineurs, eux, s'efforcèrent dans leur individualisme effréné et leur nihilisme surfait, d'apporter plus de profondeur. Le génie leur fit défaut et leurs œuvres sont plutôt décevantes.

Au-dessus de ces groupements — par la force de leur personnalité, par les péripéties de leur vie, par la vigueur de leur talent et leur audace de pionniers — il faut citer Hikmet et Daglarca, le premier connu du monde entier, le second emprisonné dans un immense et inculte génie qui lui fait à tout instant découvrir, en poésie, ce que nul n'a découvert avant lui et ce que tous ont découvert depuis des siècles.

Nazim Hikmet Ran

Nazim Hikmet fut l'un des pionniers du vers libre. Né en 1902 à Salonique, il appartenait à une famille connue. Il fréquenta l'École Navale, puis partit pour la Russie et étudia à l'université de Moscou : ce séjour en Russie le marqua profondément.

Ses œuvres de jeunesse influencèrent toute une génération en Turquie. Ses recueils publiés en Russie n'apportent pas de tonalité nouvelle à sa poésie ; c'est un prolongement plus qu'un épanouissement.

Il mourut à Moscou à soixante et un ans.

LE PREMIER SOLDAT ÉTAIT BLOND

Le premier soldat était blond,
Le deuxième soldat était brun,
Le troisième soldat était bègue,
Mais parmi tous ses compagnons,
C'était lui qui le mieux chantait.
Le cinquième soldat avait faim,
Et le sixième avait dessein
De tuer l'assassin de son frère,
Le soir même de son retour...
Quant au septième,
Aux pieds grands incroyablement,
A qui ses frères avaient intenté procès,

Pour avoir laissé son champ
Et le seul bœuf qui lui restait,
A une sorcière décrépite,
Venue de plus on ne sait d'où,
On l'avait surnommé le fou,
Parce que parfois il veillait
A la place de ses compagnons...
Comme le disait mon capitaine,
Qui savait de si belles choses,
Le lièvre a peur parce qu'il fuit
Et ne fuit pas parce qu'il a peur.

LE GÉANT AUX YEUX BLEUS

Il était une fois un géant aux yeux bleus,
Qui aimait une femme menue...
Elle, elle rêvait de maisonnette
Avec un jardin tout autour
Où le chèvrefeuille évanescent aurait fleuri.

Et le géant aimait comme aiment les géants,
Ses mains énormes étant faites
Pour de gigantesques ouvrages,
Il ne pouvait assurément
Bâtir maison si minuscule,
Ni demander qu'on l'accueillît
Sous un toit à plafond comme ça,
Où le chèvrefeuille évanescent aurait fleuri.

Et ce fut un géant aux yeux bleus,
Qui aimait une femme menue...
Et la femme pas plus haute que ça
Rêvant d'existence doucette,
Lasse qu'elle était de suivre,
Le géant en sa course ardue,
Un beau jour s'en vint dire adieu,

Au géant aux yeux bleus,
Pour franchir au bras d'un pygmée,
Mais riche fabuleusement, le seuil de la maisonnette
Entourée d'un jardin
Où le chèvrefeuille évanescent avait fleuri...

Le géant aux yeux bleus comprit, mais un peu tard
Qu'à son amour si grand si grand
La maisonnette avec un jardin tout autour,
N'aurait pas même hélas pu servir de tombe.

GUERRE D'INDÉPENDANCE

Dans la nuit noire, au loin, à Istanbul,
On charge les voiliers d'armes et d'uniformes.
Les voiliers c'est l'espérance,
C'est l'écume, la liberté,
Et c'est la tempête aussi...
Et eux, eux sont sur mer,
Depuis l'initiale traversée...
Trois tonnes, dix tonnes, avec
Coque en châtaignier, voilà
Pour leurs embarcations,
Troc des noisettes, du tabac,
Contre huile et sucre, voilà,
Pour leur commerce...
Mais aujourd'hui, ils emportent,
Avec eux, leur grand secret :
  Et minuscules,
  Et astucieux,
  Et orgueilleux,
  Ils prennent le large...
  Les voiliers...
  (C'est vers la mer Noire qu'ils vont!...)
Au gouvernail, à la proue,
Des gars au nez aquilin

Bavards comme pas un...
Mais ces gars-là qui vivent
Pour l'amour des poissons bleus,
Et de leur pain de maïs,
Eh bien ces gars peuvent mourir,
Mourir s'il le fallait,
Mourir comme s'ils chantaient!...

Orhan Veli Kanik

Orhan Veli Kanik (1914-1950) est né à Istanbul. Il fit ses études au lycée d'Ankara. Ses poèmes suscitèrent d'abord une sorte d'ironie amusée, mais il finit par s'imposer.

Il subit l'influence de Villon et de Verlaine. Sa poésie porte la marque de cet universalisme qui permet de le rattacher aux humanistes.

Il groupa ses poèmes composés entre 1914 et 1945 en un recueil intitulé Poèmes étranges. *En 1945 il publia* Ce dont je ne puis me passer.

Et enfin un an avant sa mort parut : Tout Comme... *Il a traduit les fables de La Fontaine et quelques poèmes de Villon et de Baudelaire.*

PAR BEAU TEMPS

Le beau temps a causé ma perte,
Par beau temps quittai mon emploi
A ce bureau des Dons et Legs;
Par beau temps appris à fumer,
Par beau temps devins amoureux,
Par beau temps oublier m'advint
D'apporter pain et sel chez moi,
Et par beau temps rechute fis,
Dans ma maladie de rimer :
Le beau temps a causé ma perte.

ÉPITAPHE

Rien ne le fit souffrir au monde
Autant que cors et durillons,
Sa laideur même, irréparable,
Ne pouvait l'affliger autant.
Et quand parfois dans ses chaussures
Il lui arrivait d'être à l'aise,
Oubliait d'en remercier Dieu.
Pourtant n'était ce qu'on appelle
Pécheur ancré dans son péché.
Ci-gît Suleyman Efendi,
Quelle pitié que sa triste vie!

ÉPITAPHE

Le « to be or not to be »
Ne le tarabustait. Un soir
Il s'endormit pour ne plus s'éveiller.
Le trouvant mort, on le prit,
On le lava, et puis on l'enterra.
Quand vous saurez qu'il est mort,
Créanciers, ne le jugez
Pas avec trop de sévérité.
Quant à ses débiteurs... C'est simple...
Il n'en avait pas un seul.

SÉPARATION

Le bateau prend le large, je reste sur le quai,
— Me jeter à la mer? Mais le monde est si beau!
Ou pleurer tout mon soûl? Et mon orgueil de mâle!

Oktay Rifat

Oktay Rifat, avocat et dramaturge, est né en 1914 à Istanbul. Avec Orhan Veli, il ouvrit une ère nouvelle dans la poésie turque. Imitateur, à ses débuts, des parnassiens puis des symbolistes, il usa ensuite du vers libre et connut ainsi le succès.

Ses œuvres :

Poèmes sur la vie, la mort, l'amour et le vagabondage; Madrigaux; Plus ou moins.

Théâtre : La Gent féminine; Double jeu; Jalousie; Les Amours du Parfumeur; Le Coq.

En collaboration avec Melih Cevdet Anday : Les Veuves de Salin Reis.

LA FENÊTRE

Ma fenêtre, lis d'or, s'épanouit
Au jardin de la nuit.
Un arbre gratte à la fenêtre
Pour passer la nuit dans ma chambre.

Frêle arbuste, as-tu froid dehors,
Ou craindrais-tu les malfaiteurs?
Vois : ils étaient juste quarante
A me lier les mains.

Mon chien, qui n'en soupçonne rien,
Poursuit dans son rêve un lapin,
Les nuages qui dorment au lit
S'échapperont de bon matin.

LE PAIN D'ÉTOILES

Le pain est là sur mes genoux,
Et les étoiles très loin de moi,
J'y mords en contemplant les astres.
Et gorgé de rêve,
Incroyablement,
Je mange les étoiles.

Melih Cevdet Anday

Melih Cevdet Anday, poète, journaliste et dramaturge, est né à Istanbul en 1915. Il fit un assez long séjour en Belgique. Il exalte dans ses écrits théoriques le bon sens et la raison, mais dans ses vers c'est le sentiment qui domine.

Œuvres : Le Solitaire *(en collaboration avec Orhan Veli, et Oktay Rifat);* L'Arbre troublé; Au bureau des télégrammes; Tête-à-tête; Odysseus aux bras liés.

MENSONGE

Moi, c'est le bonheur qui m'inspire,
Je suis poète des jours joyeux :
Aux fillettes, je conte trousseau,
Aux prisonniers : amnistie.
Aux gosses je donne des nouvelles
De leur père qui combat au front...

Mais que c'est dur, ah que c'est dur,
Que le mensonge est parfois dur!...

L'ARBRE TROUBLÉ

L'arbre que je connais, moi,
Est près des vergers à Etlik[1]...
Figurez-vous qu'il n'a jamais
Entendu parler bonheur...

Il sait et le jour et la nuit,
Les saisons, le vent, les nuages,
Est féru du clair de lune,
Mais ne se plaint pourtant de l'obscur...

Je lui porterai un livre
Pour que sa paix soit troublée,
Un livre sur... l'amour évidemment,
Et vous verrez ce qu'il en sortira!

1. Village près d'Ankara.

Fazil Hûsnû Daglarca

Fazil Hûsnû Daglarca, poète-soldat, est né à Istanbul en 1914. Il étudia au collège militaire de Kuléli. Il quitta l'armée et se consacra à la poésie. Son œuvre est d'une grande originalité. Il ne se rattache à aucune école. Traditionaliste dans le choix de ses sujets, il est, quant à la forme, résolument moderne.

Sa langue est quelquefois difficile, car il a tout un monde à exprimer. Son style est inégal, plein d'images imprévues.

Ses œuvres :

Le monde dessiné dans l'air; Dieu et l'enfant; La Légende de Tchakir; Encore; Age de pierre; La Légende des trois héros; La Terre notre mère à tous; La Guerre d'Indépendance; La Fourmi qui partit de Sivas...; La Conquête d'Istanbul; Le Monument funéraire; Asû; Insecte fou; Le Mal venant de l'Ouest; Voyages...; Les Hoo'; Le Champ de la liberté; Le Chant qui monte d'Algérie; Chants à la lune; Les sept Mehmed; L'Épopée de Tchanakkale; L'Hebdomadaire Mural...; Notre Vietnam...

AGE DE PIERRE

Il avait des prunelles
Qui luisaient dans le noir,
Et il n'avait peur de rien.

Nous autres, on avait faim.
A l'entrée de la grotte,
Nous nous mîmes à l'affût,
Et comme il passait
Nous poussâmes un rocher :
Alors après un grand cri,
Soudain coupé,
Le compagnon des nuits
Et des forêts s'est tu.

Plus ne boit, plus ne boira,
Plus ne bouge, plus ne bougera,
Plus ne dort, plus ne dormira,
Plus ne fera ce que faisons.

Nous tresserons des ornements
De ce qui faisait sa beauté,
Des ornements simples et bizarres
Qui seront aussi lumineux,
Aussi aveugles que ses poils.

C'est le festin de la victoire,
Dans l'intimité des choses :
Que nos mains, nos têtes, nos cœurs,
S'en repaissent!

AUDIENCE

Moi, Halim le Troisième, Empereur magnifique,
Par la grâce de Dieu Roi des Rois, je vous parle,
Et je dis :
Le jour se lève pour tous mes féaux
Quand je lève ma main de lumière.

L'instant où je vis porte ma chaleur aux vierges inconnues,
De ma propre durée j'ai conclu au temps avec condescendance.

Ma sagesse est centre de l'univers,
Tout chemin converge vers moi.
Mes palais, mes demeures, ceux qui les habitent
Sont sereins, parce que je le suis.

Science, poésie, victoire, sont mes affranchis,
Comme j'ai libéré les grands aigles altiers,
Je les ai libérées de par toute la terre,
Que les hommes futurs s'en contentent!

Les cieux ne sont qu'un toit au-dessus de ma tête,
Dans leur infini bleu et noir,
La force est sans borne de mes amours royales,
Sans borne la houle de mon sang.

Je suis la noblesse, la beauté, l'absolu
Au-delà de l'humaine connaissance.
Je suis Halim, Seigneur des Seigneurs :
Et vous qui êtes-vous, montagnes et rochers?

ASÛ

Son crime était grand comme le ciel,
Sa pierre, il l'avait jetée sur Dieu-soleil,
En chantonnant un air inconnu
Venu du fond des âges...

C'est qu'il était malade, affamé, sans sommeil,
C'est que les esprits noirs avaient frôlé sa peau.
Le jour était morne avecque sur le ciel
Des arbres rabougris...

Et les ventres nourris comme ceux des ancêtres,
De la chair du serpent, de celle de l'aigle,
Et aussi de vent de feu et d'étoiles,
Étaient chauds aussi.

La légèreté de vivre est inscrite sur les fronts,
(Que les esprits malins se plongent dans un sommeil
Coloré...) Que ces ornements sur toutes les bouches
Ressemblent à ceux des contes!

Les tam-tams de bois retentissent :
Asû, Asû!
Le vert, le rouge, le jaune hurlent :
Asû, Asû!

Et la peur s'enroule
Aux douleurs très très anciennes,
La misère de la chair se tait
Sur les pierres taillées en pointe!

Le sang noir de la magie souffle
Dans les cornes et les racines,
Dans l'ivresse claire des clairs sommeils,
Et la fuite des proies échappées.

La force de la créature fait écho :
Asû, Asû!
A la puissance des dieux :
Asû, Asû!

On ne voit que le blanc de ses yeux,
Sa poitrine éclate d'épouvante,
Toute la tribu dans sa nudité
N'est que feu, n'est que mort!

Il est sans sommeil, il a faim encore,
Ses bras retombent sans force,
Son corps en vie était si terne,
Son corps mort est si brillant!

De la solitude de la terre le soleil se retire :
Asû, Asû!
Ta solitude seule te veille :
Asû, Asû!

LE FILS D'ASÛ

Ce qui a brûlé était... mais long
Ce qui a brûlé était... mais noir,
Ce qui a brûlé, c'était comme un soleil...
Et moi, fils d'Asû, j'étais au fond de l'ombre,
Seul, oublié.

A présent ils se tiennent tous
Sous les bambous sacrés...
On n'entend que des complaintes...
J'ai si mal partout et suis si fatigué
Que je vais m'arracher du noir de ma peau...

Ce qui a brûlé était... mais long,
Ce qui a brûlé était... mais noir,
Ce qui a brûlé, c'était comme un soleil...
J'avais cru qu'on allait jouer
Quand ils l'ont attaché, et pour la danse
Se sont mis tous nus!...
Les étoiles et la nuit, c'était tout un pour eux...
L'odeur de la chair s'est faite lourde,
Des oiseaux aux grandes ailes planaient tout autour,
Une douleur pleuvait sur mes mains, sur le ciel
Et sur la plaine aussi!

Ce qui a brûlé était... mais long,
Ce qui a brûlé était... mais noir...
Ce qui a brûlé, c'était comme un soleil...
Et les esprits malins tournoyaient en fumée...
Et la lune se levait sur la faim des jeunes bêtes.

Et l'herbe ensanglantée ne s'arrêtait de croître
Et l'on entendait au loin qu'on donnait la chasse
Aux fils des Djinns sans tête...
Et le feu a volé la chaleur de mon père
Et le silence jaune se pose comme les aigles.

Ce qui a brûlé était... mais long,
Ce qui a brûlé était... mais noir,
Ce qui a brûlé, c'était comme un soleil...
Et sais-tu Dieu-soleil, toi, taillé dans le bois,
Sais-tu ce que je vais te faire?...
Je vais fendre la nuit comme un cadavre peint,
En tenant les yeux fermés,
Pour que nul ne voie ce qui est dans ma tête...
Et je vais te brûler, Dieu-soleil,
Et le souffle de mon père va renaître...

Ce qui a brûlé était... mais long,
Ce qui a brûlé était... mais noir,
Ce qui a brûlé, c'était comme un soleil...
Et je vais me glisser dans la peur aveugle,
Lent comme un esprit-serpent,
Sur la terre crevassée sous ma peine,
En sentant mes ongles noirs pousser dans le silence
Et la chose rouge au bout dont on se souviendra
Et tu brûleras, Dieu-soleil, tu brûleras.

MON DIEU

Les cieux sont loin comme d'habitude,
Les étoiles s'en sont allées.
Les hommes ont repris leurs travaux,
Et puis le soleil s'est levé.

Eaux transformées en lumière,
Feuilles traversées de clartés.
Fleurs écloses tout comme hier,
Vent constant et attiédi.

Une fois de plus la nuit nous quitte,
Demeures, de nouveau familières,
La mer a repris sa couleur;
Des navires ont repris le large.

Impalpable, le temps éternel
Entre par les plis du rideau,
Les épis peu à peu se dorent,
Les soldats vont au régiment.

Les cieux sont loin comme d'habitude,
Les oiseaux ont repris leur vol,
A travers le silence profond,
J'entends, Seigneur, mon cœur qui bat!

RIVAGE AU VIETNAM

C'est sous le soleil un croissant de saphir
Que cette baie tonkinoise où un nouveau tam-tam
De tribus carnivores frappe l'oreille lorsque
Arbres et herbes se frottent.

Les barbares suprêmes de ce siècle
Déversent leur science de demain
Sur ce sol asiatique.

Et la mort si gloutonne d'ordinaire en a
Elle-même l'appétit coupé devant
Cette masse de femelles à poitrine creuse,
Cette masse d'enfants à la bouche sans lèvres
Dont on la force à dévorer le sang.

La baie du Tonkin?... Croissant de saphir
Dans la nuit... Un relent de chair brûlant monte de ses rivages...
Que l'héroïque histoire avait depuis des siècles oublié...
La brise soufflant des collines d'or
N'apporte plus hélas cette odeur...
Cette odeur et du vert et du temps...
Elle apporte, frère, l'odeur des squelettes,
Elle apporte l'odeur des squelettes!

ET LES TIGRES EUX-MÊMES CONTEMPLENT ÉTONNÉS

En 1959,
Nous, on avait des armes :
C'étaient nos arcs, c'étaient nos flèches,
Fiston, on en aurait vu de belles
Si leurs armes à eux avaient été pareilles.

Et le vent qui souffle des rizières calcinées
Est bien plus terrible que la mort!

Nous, on avait des lances en bambous graciles,
Nous, on avait des pièges pour les loups,
Et quand nous nous alignions à la lisière
Des forêts géantes, on eût dit qu'à la main
Nous tenions des soleils...

Et le vent qui souffle des rizières calcinées
Est bien plus fort que la mort!

Non, la mort qu'ils nous ont, eux, dépêchée
N'est pas celle que nous connaissions nous autres...
Elle était rapide, elle était oblongue,
Le diable devait y avoir sa part...
Non, elle ne chassait pas l'homme, non,
Elle le déchiquetait avec ses ancêtres,
Avec ses descendants...

Et le vent qui souffle des rizières calcinées
Est bien plus sombre que la mort!...

PRIÈRE DES BÊTES

Es-tu Dieu pour de bon?
Alors donne-lui ma langue
Experte à piquer et mon nom de serpent.

Es-tu Dieu, mais vraiment?
Alors, donne-lui
Mes dents aiguës et mon nom de crocodile.

Es-tu Dieu pour de vrai?...
Donne-lui ma paire de cornes
Et mon nom de bœuf.

Es-tu Dieu, mais sérieux?
Donne-lui mes griffes pointues
Et mon nom d'hyène.

Es-tu Dieu, mais dur,
Donne-lui mon venin mortel
Et mon nom de vipère.

Cahid Kulebi

Cahid Kulebi est né à Zilé en 1917. Il fut directeur au conservatoire d'Ankara. Son inspiration est très personnelle. Il n'a pu connaître les grands poètes étrangers qu'à travers des traductions, ce qui lui permit d'échapper à leur influence.

Son œuvre : N'importe qui; Le Vent.

CHANSON

Frères, en ce lieu végète,
Attendant on ne sait quoi,
Un gueux que l'on dit poète,
Cahid Kulebi je crois,
Ainsi un camion rouillé.

Sans amour, rien ne faisant,
Je vois venir jour et nuit.
La route s'allonge hostile :
Un peu d'eau, un peu de pain,
C'est le présent de la vie.

Viens, mon désir par ici,
Reste près de moi blotti.

Toutes les filles du monde,
Auraient beau danser la ronde,
D'elles, je n'aurais souci.

Douce brise bleue qui souffles
Sur ma langueur, dis, sais-tu,
Où sont les prés de jadis,
Où je courais, jambes nues,
Ces prés chauds comme une femme?

PRISONS

Dans la prison des quat'saisons,
Il y a des barreaux, mais longs comme ça.
Dans la prison de mes désirs,
Il y a les tresses de mon amie.

Dans la prison de ces jardins,
Il y a des fleurs, des fleurs tout plein,
Dans la prison des hauts nuages,
J'ai vu des îles, des îles sauvages.

Dans la prison noire de la nuit
J'erre tout seul, j'écris ces vers,
Mais la geôle de l'espérance
Sera toujours mais toujours déserte.

CHANSON

Tes lèvres sont roses
Ta main est blanche :
Prends-moi la main,
Enfant, veux-tu?

Au village où je suis né,
Il n'y avait point de feuillages.
De fraîcheur j'ai nostalgie;
Approche-toi, enfant, veux-tu?

Au village où je suis né
Il n'y avait pas de champs de blé :
Pour cela épands tes cheveux
Épands-les, enfant, veux-tu?

Au village où je suis né
Des brigands venaient le soir,
Je ne sais plus rester seul :
Causons un brin, enfant, veux-tu?

Au village où je suis né
Les gens ne savaient pas rire,
Je suis triste, triste à mourir,
Fais-moi sourire, enfant, veux-tu?

Tu es beauté, tu es lumière,
Tu es pareille à mon village,
Parle-moi de ton pays,
De ton pays, enfant, veux-tu?...

ISTANBUL

Les camions passent de melons chargés,
Et moi sans cesse pensais à elle.
Les camions passent de melons chargés,
Et moi pensais à elle sans cesse.
Moi qui jadis à la maison
Étais libre comme un oiseau.

Tout cet univers familier,
Un beau jour s'écroula soudain,

Tout cet univers familier,
Un beau jour soudain s'écroula.
Et les saisons se succédant,
Il me fallut tout oublier.

Ce lieu me devint étranger,
Chacun s'en fut en me raillant,
Ce lieu me devint étranger
Chacun en me raillant s'en fut,
Les camions, eux, passent toujours,
Mais en moi la chanson s'est tue.

Les vers-libristes mineurs

Behtched Nedjatigil (né en 1916), Nedjati Djumali (1921), Attilâ Ilhan (1925), Metin Eloglu (1927), Djemal Sureyyâ (1927)... etc.

SOLITUDE

Il avait perdu...
Mais quoi? Mais quoi?
Va pour les pertes!
Elles au moins nourrissent l'orgueil : Non?

Chaud était son cœur, ô combien,
Il choisit la froideur,
Et le froid le pénétra :
Le froid nourrit l'orgueil : Non?

La route s'allongeait large
Il lui préféra le sentier
Bâtard et si étroit,
L'étroitesse nourrit l'orgueil : Non?

BEHTCHED NEDJATIGIL

A L'AVANT-VEILLE D'UN FOL AMOUR

J'allais au-devant de tous les bateaux
En ce temps.

Je courais aux gares à l'heure de tous les trains
En ce temps.
J'errais seul dans les rues et les parcs
En ce temps.
Pouvais-je prévoir que je couvais
Si fol amour en ce temps?...

NEDJATI DJUMALI

FÊTE SUR LE CERCUEIL

Eh ben, on était quinze
A faire la fête, quoi?
Sur le cercueil du claqué...
Non, seize, si je me le rappelle,
Et le seizième, c'était une bouteille de rhum,
A faire la fête, quoi!...

ATTILA ILHAN

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

... Et alors, dans les livres et les parlotes,
On ne vous a pas parlé de la dignité, alors?...
Pour le moment, il s'agit de passer l'éponge
Sur tous vos soucis : bœuf crevé, sécheresse, malaria,
Faites donc comme si vous aviez le ventre plein,
Faites donc comme si vous aviez de belles nippes,
Pour que ce soit une belle photo, quoi?...
Dont vos petits-enfants seront fiers, là!
Souriez que diable, allons, ou je me fâche!

M'sieur le photographe,
Sourire?... Kesksekса?

METIN ELOGLU

DIVAGATION

Alors on a coupé le nuage en trois,
Et mon sang coula en triple nuage,
C'étaient deux matelots, ce visage de femme
Dérobé à Van Gogh... ha ha!

Gros comme mon poing qu'était ce visage,
Je l'ai vu de mes yeux, ça je peux le jurer,
Il y avait des étoiles, on avait bu, tu sais,
Cette taverne, quelle est-elle? Ha ha!

Ah oui, c'est celle d'Ali, cette table,
Je ne puis la porter pour deux. Une fois, étant gosse,
Je me balançais au bout d'une corde, et le mât
Sur le pont du navire est à sa place, ha ha!

C'étaient deux matelots, volés à Van Gogh,
Le visage de la femme fuyait, et je courus...
Tu sais, l'amour et moi, ça fait deux dans la vie,
A part elle, mais elle, ça ne compte pas, ha ha!

DJEMAL SUREYYA

LA POÉSIE POPULAIRE

YUNUS EMRE.

Cantique. 13
A contresens. 14
Cantique. 16
De quoi te plains-tu, rossignol? 17
Cantique. 18
Le vin qu'il faut tirer et boire. 18
La mort. 19
La mort. 20
La mort. 20
La mort. 21

PIR SULTAN ABDAL.

Mon tambourin, mon tambourin. 22
Si tu en as le cœur. 23

GEVHERÎ.

Message. 25
Tu souffriras. 26

KARACAOGLAN.

Elif. 27
Belle au grain de beauté. 28
O brise. 29

KÖROĞLU.

Défi. 30
O montagne. 31

DADALOGLU.

Et les tribus « Avchars ». 32
Ballade. 33

VEYSEL.

Ma seule amie fidèle. 34
Mon saz. 36
Message. 37

ASIK IHSANÎ.

Seigneur, je ne t'en veux pas! 38
Hottes de peines. 39
Ne tarde plus, Seigneur. 40
Lutte. 40
Oui mais. 41
A mon fils. 41

LA POÉSIE CLASSIQUE DITE DU DIVAN

FUZULÎ.

Poème. 52
O cyprès... 53
Si las de vivre suis... 54
N'inflige à d'autres, Seigneur... 55
Désespoir. 55
Amour. 56
Quatrains. 57

BÂKÎ.

A Soliman le Magnifique. 59

NEF'I.

Invectives. 64
Hymne au sultan. 66
Hymne au vin. 67
Épigramme. 68

NABI.

Dans cette roseraie. 69

NEDIM.

Hymne à la ville d'Istanbul. 71
Cœur. 72
Chanson. 73
Chanson d'amour. 74
Chanson. 75
Chanson. 75
Verse. 76
Chant d'amour. 77

GALIP.

Sois Mevlevî. 78
Poème. 79

ZIYA PACHA.

Poèmes didactiques. 81
Poème. 82
Maximes. 83

NAMIK KEMAL.

Hymne à la liberté. 85

ABDULHAK HAMID.

Tombeau. 87

TEVFIK FIKRET.

Istanbul sous la brume. 89
A une seconde près. 92
Vers 95... 93

DJENAB CHEHABETTIN.

Pour toi. 95

MEHMED AKIF.

Hymne national. 97
A ceux qui sont tombés à Tchanakkale. 98

YAHYA KEMAL.

Au janissaire. 99
Épitaphe. 100
La flèche. 101
A la manière de... 101

AHMED HACHIM.

Cigognes à la lune. 103
Prologue. 104
Les marches. 104

LE VERS SYLLABIQUE

MEHMED EMIN.

Tremblez cruels. 109

RIZA TEVFIK.

Temple abandonné. 111
Spleen. 112
A tire-d'aile. 114
Viens plus près. 114

ZIYA GEUKALP.

Lui. 116

ORHAN SEYFI ORHON.

Regrets... 117

FARUK NAFIZ.

La source du berger. 118

NÉCIP FAZIL KISAKUREK.

Les pavés. 120
Douleur. 121
Attente. 122
Chambres d'hôtel. 122

AHMED MUHIP DRANAS.

Les corbeaux. 124
Spleen. 125
Rêve. 125

CAHID SITKI TARANCI.

La chanson qui monte des choses. 127
Prière. 128
Après la mort. 129

LE VERS LIBRE

NAZIM HIKMET RAN.

Le premier soldat était blond. 135
Le géant aux yeux bleus. 136
Guerre d'indépendance. 137

ORHAN VELI KANIK.

Par beau temps. 139
Épitaphe. 140
Épitaphe. 140
Séparation. 140

OKTAY RIFAT.

La fenêtre. 141
Le pain d'étoiles. 142

MELIH CEVDET ANDAY.

Mensonge. 143
L'arbre troublé. 144

FAZIL HÛSNÛ DAGLARCA.

Age de pierre. 145
Audience. 146
Asû. 147
Le fils d'Asû. 149
Mon dieu. 150
Rivage au Vietnam. 151
Et les tigres eux-mêmes contemplent étonnés. 152
Prière des bêtes. 153

CAHID KULEBI.

Chanson. 154
Prisons. 155
Chanson. 155
Istanbul. 156

Les vers-libristes mineurs

BEHTCHED NEDJATIGIL.
Solitude. 158

NEDJATI DJUMALI.
A l'avant-veille d'un fol amour. 158

ATTILA ILHAN.
Fête sur le cercueil. 159

METIN ELOGLU.
Chez le photographe. 159

DJEMAL SUREYYA.
Divagation. 160

DU MÊME AUTEUR

En français

ANTHOLOGIE DES POÈTES TURCS CONTEMPORAINS (Gallimard).
DOUZE POÈMES (Hachette).
GIBET (Hachette).
MAXIMES ET PROVERBES TURCS.
KAYSERI VILLE AUX MAUSOLÉES.
LE RAVIN DE GÖREME.

En turc

LETTRES D'UN MORT (en vers).
LA FLEUR DE SATAN.
APRÈS LE 27 MAI.
AUX MAINS DE NOS SEMBLABLES.
LES BOURREAUX DE MENDERES.
ISMET INONU OU LA LUTTE SANS FIN.
PAS DE MAILLOT POUR LE ROI DE SIAM (théâtre).

A paraître

LES FRÈRES JUMEAUX EN POLITIQUE.
LES BELLES ÉTRANGÈRES A LA COUR DU GRAND TURC.
POFOUDOUK (roman pour enfants).